

Résumé

Un duo, entre Elle et Lui... Ou peut-être est-ce un... duel...

Lui ? Il est psychiatre, alcoolique et, visiblement, en mal d'amour.

Elle ? Elle est sa patiente, excentrique et aimant jouer des tours.

Sa méthode à lui ? Des séances courtes, uniquement avec des femmes, sans doute dans l'espoir de trouver un jour l'âme sœur.

Sa méthode à elle ? Ces séances courtes, uniquement avec sa flamme, sans doute dans l'espoir de percer à jour son cœur.

Qui écoute qui ? Qui " soigne " qui ? Qui ...?



A Jenny, Clarisse, Françoise et Montserrat...

Personnages :

- Lui : docteur... *Au minimum la trentaine. Habillé décontracté, veste, pantalon, tee-shirt ou chemise. Son charisme est de surface, c'est un homme qui plonge dans les ténèbres.*

- Elle : mystérieuse... *Elle a du charisme et un port altier. Ses seules couleurs possibles devraient être le rouge, le noir ou le blanc. Elle est plutôt en robe, avec du rouge à lèvres. Elle a un long manteau noir à Jardin.*

- La personne du public : *dans l'idéal, un complice, la régie, peu importe. Ce n'est qu'une apparition.*

**

*

Scène 1 : Embrassez-moi

Il entre dans la pièce à jardin... Le décor est sobre : un petit divan à jardin, un bureau plutôt à cour sur lequel il y a une boîte, une bouteille et un verre, une chaise à cour ; elle est assise sur le divan depuis le début de la scène, fière, altière, noble, faisant face au bureau et à la chaise.

Il s'arrête derrière elle, la regarde. Elle ne cille pas. Petit silence. Il sourit.

Lui : Voulez-vous m'embrasser ?

Silence. Elle ne répond pas.

Lui (*plus fort*) : Voulez-vous m'embrasser ?

Elle, *toujours stoïque* : Ça dépend. Qui veut m'embrasser ? L'homme ou le docteur ?

Lui : Les deux.

Elle : Je ne suis pas certaine, pour l'instant, d'être intéressée par avoir une relation avec les deux personnes que vous êtes, docteur.

Lui : Il ne s'agit pas d'une relation. Il s'agit de m'embrasser.

Elle se retourne pour le regarder.

Elle : Vous embrasser comment ?

Lui : J'embrasse plutôt bien. Je ne suis pas du genre à être envahissant avec mes lèvres, j'aime respecter certaines frontières et je ne me permets pas ce que l'autre n'aimerait pas généralement.

Elle : Non, embrasser E R pas E Z, je vous demandais : dans quel sens voudriez-vous que je vous embrasse ?

Lui : Définissez.

Elle : Ben, vous savez bien docteur, il y a plusieurs manières d'embrasser. Embrasser un ami, embrasser un enfant, embrasser juste une connaissance ou un collègue, embrasser un amant.

Lui : Sommes-nous une seule seconde tout cela ?

Elle le fixe quelques secondes et son regard se reporte vers le bureau.

Elle : Je suppose que oui, si je vous embrassais.

Lui : Et vous ne savez pas comment il faudrait embrasser un docteur ?

Il fait le tour et va se poser sur le bureau, pour la regarder en face.

Elle : Bien sûr que je le sais : comme un sauveur... Mais encore faudrait-il que vous ayez les moyens de le faire.

Lui : Je suis docteur.

Elle : Tous les docteurs ne réussissent pas à sauver leurs patients. Parfois, c'est même l'inverse qui se produit. Parfois, ce sont les patients qui sauvent les docteurs.

Lui : Comment-cela ?

Elle : Ils leur redonnent de l'humanité. Ils les reconnectent avec le réel, la lumière qu'il y a au fond de chacun, ils montrent les profondeurs de l'âme... des choses parfois bien plus importantes qu'être juste des cas cliniques qui rentrent dans des catégories statistiques. Imaginez combien cela serait bizarre que vous arriviez ici en me disant : d'après les statistiques, j'ai 56 % de chances de vous soigner, 3 % de chances que vous tombiez amoureux de moi et 1 % de chance que l'un d'entre-nous finisse par tuer l'autre.

Lui : D'où tirez-vous ces statistiques ?

Elle : Laquelle vous intéresse le plus ? Celle où l'on tombe amoureux ou celle où l'un d'entre-nous finit par tuer l'autre ?

Il sourit, sort un stylo et un carnet et les pose sur le bureau. Il ne note rien. Il attend. Elle regarde le stylo, le carnet, le visage du docteur et ne dit rien. Il reste posé proche d'elle devant le bureau.

Lui : Vous n'allez pas me demander ce que je vais gribouiller dans mon carnet pendant que nous avons cette conversation ?

Elle : Je suppose que mon silence a été clair.

Lui : Vous n'êtes pas intéressée par explorer les ressorts de ma psyché en essayant de décrypter les

dessins ou les notes qui vont vous concerner ?

Elle : Non.

Il sourit encore.

Elle : Et par ailleurs, je vous sens plus du genre à faire vos listes de courses ou à écrire des bouts de phrases, des bouts de textes, comme ça, porté par le vent des paroles de vos patients.

Lui : A quoi serviraient ces paroles ?

Elle : A écrire des chansons. Vous avez la tête de quelqu'un qui a toujours voulu écrire des chansons mais qui n'a jamais osé. Vous me faites penser à tous ces gens trop pusillanimes pour croire en leur talent, ou pire, trop orgueilleux pour oser risquer l'échec en sautant le pas de la création.

Lui : Vous pensez que j'ai peur de l'échec ?

Elle : Vous avez commencé en me demandant si je voulais vous embrasser.

Lui : Et alors ?

Elle : C'est comme si vous vouliez vous rassurer, comme si vous aviez déjà besoin de vous projeter dans le futur de notre relation. Vous savez très bien ce qu'il en est des relations que vous pourriez entretenir avec moi ou n'importe laquelle de vos patientes et vous préférez tenter directement de voir si cette phase un peu trouble pourrait exister. Oui. Vous avez besoin d'être aimé par ceux que vous traitez. Ce qui est plutôt une qualité. Et comme vous avez dit que vos lèvres n'étaient pas envahissantes, je suppose que vous n'abusez pas de vos patientes. Vous êtes juste à la limite de ce qui devrait être raisonnable. Votre timidité vous empêche d'aller plus loin.

Lui : Ce n'est pas particulièrement timide de commencer une séance avec " Voulez-vous m'embrasser. "

Elle : Si. Parce que comme cela vous évacuez toutes ces pensées que vous pourriez avoir dans le futur et qui risqueraient de phagocyter votre capacité à écrire des bouts de chanson ou à me soigner.

Il la regarde, fait le tour du bureau et va s'asseoir. Il prend son carnet et son stylo.

Lui, *murmurant* : des bouts de chanson...

Elle : Dites-moi ce que je vous ai inspiré...

Lui : Je pensais que vous ne vouliez pas savoir ce que je griffonnais.

Elle : Je pensais que vous saviez que les femmes étaient comme les hommes : sans constance.

Lui : Et qu'est-ce qui me prouve que vous vous intéressez vraiment à ce que j'ai écrit dans ce carnet ? Est-ce que vous ne cherchez pas à me perdre ?

Elle : A perdre quoi ? Le jugement que vous pourriez porter sur moi ?

Lui : Je ne juge jamais. Je suis un docteur.

Elle : Non, si vous ne jugez jamais, c'est parce que vous êtes une âme pure ou au moins, disons, un esprit éclairé. Cela n'a rien à voir avec votre condition de docteur. Maintenant, de là à penser, à cet instant de notre séance et de notre conversation, que vous soyez une âme pure ou un esprit éclairé, je gage que c'est un peu tôt pour le dire, n'est-ce pas docteur ?

Lui : " Pieds nus dans le sable, baigné par l'écume, je regarde l'étoile vive dans une nuit sans étoiles, ni nuages... "

Elle : Ça ne rime pas.

Lui : Je sais. C'est pour cela que je n'écris que des bouts de chanson. Je n'ai pas la prose très portée sur les assonances, les allitérations ou le dictionnaire des rimes. Avouez que cela serait suspect si en plus d'un carnet, je devais avoir des dictionnaires pour tout cela.

Elle se lève...

Elle : " Pieds nus dans le sable, baigné par l'écume, je regarde l'étoile vive dans une nuit sans étoiles, ni nuages... Je n'ai plus de main, je n'ai plus de visage, je ne suis bientôt plus qu'une ombre qui rejoint la voûte ébène et infinie... "

Il la fixe quelques secondes. Elle sourit en se rasseyant. Le docteur est assez ébranlé.

Elle : Oui, je sais, chez moi non plus ça ne rime pas... Est-ce que c'est la suite à laquelle vous auriez pu songer docteur ?

Lui, *toujours un peu interloqué* : Je... je suppose que c'est possible.

Elle : Vous voyez, j'avais raison pour vos chansons et vos carnets.

Lui : Peut-être parce que vous en faites autant vous aussi. Avez-vous des cahiers ou des carnets sur lesquels vous aimez prendre des notes, écrire des bouts de chanson ?

Elle : Je ne suis pas timide. Si j'avais des cahiers, j'écrirais des chansons, entières, pas des bouts.

Lui : Avez-vous des carnets ? Quel genre de notes prenez-vous dessus ?

Elle : Des comptes.

Lui : Des contes ? De quel genre ? Pour enfant ?

Elle : Non docteur, des comptes, comme lorsqu'on tient un registre. J'aime bien tenir des comptes.

Lui : Ah... Je vous aurais plutôt vu dans les contes avec un n.

Elle : Je n'ai pas la tête de quelqu'un qui fait des comptes avec un m et un p ?

Lui : Pas exactement, mais comme vous avez déjà remarqué que je ne juge pas, je vais m'arrêter là sur le sujet.

Elle : Vous avez tort. Vous savez que ce quiproquo n'aurait pas eu lieu si on avait parlé dans une autre langue ?

Lui : Vous aimez parler d'autres langues ?

Elle : J'adore l'idée d'un langage universel qui pourrait permettre à tous les hommes de se comprendre mais comme cela n'est plus possible depuis la chute de Babel, il faut bien trouver des grâces ou des merveilles au quotidien... et force est d'avouer que les langues, c'est quand même un sujet fascinant. En anglais compte et conte ne sont pas homophones...

Lui : Vous parlez anglais ?

Elle : I surely do. I love writing accounts in my notebook.

Il prend une note.

Elle : And you ? Do you speak english ?

Lui : Pas très bien. Je... j'ai toujours eu un problème avec les langues. La seule que j'aie jamais réussi à maîtriser, c'est celle du langage corporel, non pas qu'il soit universel, mais c'est ce qui s'en approche le plus...

Elle : La chute de Babel.

Lui : Vous en parlez comme si vous croyez à cette histoire...

Elle : J'adore les contes avec un N. Ils nous en apprennent quand même beaucoup sur ce que nous sommes, vous ne pensez pas ? Et le mythe de Babel a quelque chose de troublant.

Lui : En quoi ?

Elle : Dieu. Dieu qui ne permet pas au roi Nemrod d'aller au bout de son désir de construire une tour assez haute pour l'atteindre et qui crée la confusion parmi les hommes pour les punir de leur désir de transcendance.

Lui : Vous approuvez Dieu dans cette histoire ?

Elle : Non, j'approuve le désir de transcendance, la volonté de se dépasser, d'être libéré de la simple condition de mortel pour faire un avec le grand Tout.

Lui : Vous êtes croyante ?

Elle : Est-ce que c'est une question que vous posez aussi rapidement à vos autres patientes ?

Lui : A celles à qui je demande si elles veulent bien m'embrasser, oui.

Elle se lève, met les bras en croix, pose une jambe devant l'autre et penche la tête, christique.

Lui : C'est, c'est une réponse ?

Elle : Je le serais peut-être, croyante, si Jésus était une femme, si un prophète avait été une femme et si Dieu était autre chose qu'un symbole masculin.

Elle s'assoit sur le bureau.

Elle : Et vous docteur ? Je suppose que vous êtes comme la majorité de vos confrères : agnostique ? Voire même athée...

Il lui sourit un peu moqueur.

Lui : C'est une question plutôt personnelle et je me garderais bien d'y répondre pour éviter de heurter votre sensibilité.

Elle : Alors que vous vous permettez de me demander mes croyances à moi ? Est-ce que vous ne répondez pas pour utiliser le principe d'empathie et me faire croire que nous avons des points communs là-dessus ?

Lui : Avouez que si nous avons les mêmes croyances sur le sujet, il vous serait peut-être plus facile de m'embrasser.

Elle : C'est vrai...

Elle le fixe... et s'approche plus près du visage du docteur.

Elle : Donc, vous êtes athée...

Il la regarde quelques secondes, comme perdu dans l'étoile de ses yeux.

Lui : Voulez-vous qu'on parle de Dieu ? De votre rapport à la foi ?

Elle : Oui. Cela me plairait assez. Si vous me répondez d'abord. Comment cela se fait-il que vous ne croyiez pas en un principe créateur ?

Lui : Comme vous l'avez souligné. Je suis un docteur. Il m'est assez difficile d'imaginer qu'un livre dans lequel il y a tout et son contraire, et surtout la prétention de faire croire qu'il a inventé la morale, alors qu'elle préexiste à son écriture, puisse avoir un quelconque fondement intellectuel.

Elle : Et puis il y a tous ces faits tout à fait impossibles au regard de l'Histoire ou du bon sens, n'est-ce pas ?

Lui : Aussi.

Elle : Mais... et les autres religions ? N'y-en a-t-il pas une qui ait trouvé grâce à vos yeux ?

Lui : Et vous ? Y en a-t-il une ?

Elle : Je pourrais assez bien vous imaginer bouddhiste. C'est assez scientifique comme religion ou croyance. Il n'y a pas le principe de l'âme. Il y a juste un principe d'énergie et le Dalaï-Lama a dit que si la science prouvait une chose qui remettrait en cause un principe fondamental du bouddhisme, alors, ce dernier devrait s'adapter.

Lui : Vous faites toujours ça ? Dire ce que vous êtes en projetant sur les autres ?

Elle : Cela devrait vous plaire, cela nous fait un point commun. Mais non, je ne pense même pas que vous soyez bouddhiste. Vous n'aimez pas les dogmes. Vous refusez le pouvoir temporel, vous savez à quel point il est facile pour ceux qui sont à la tête de certaines organisations de prendre le pouvoir sur les hommes.

Lui : Oui, nous avons ce point en commun.

Elle : Vous savez que la seule différence entre une religion et une secte, c'est qu'à la tête de la secte, ceux qui savent que c'est une vaste fumisterie sont toujours vivants alors que dans le cadre d'une religion, ils sont morts depuis longtemps.

Lui : Je sais. Et néanmoins, vous êtes fascinée par les contes, et en particulier celui de Babel.

Elle : Pas seulement celui là. Il y en a de très beaux dans l'Islam aussi. Dans toutes les cultures, d'ailleurs. Vous connaissez l'histoire de ce voyageur qui est parti à la recherche de Dieu ? Il a soif de Dieu, vraiment, il veut le rencontrer. Il part sur les chemins, par monts et par vaux. Il découvre de nouvelles frontières et des gens différents. L'un d'entre-eux, qui se prétend un saint, lui demande de dire à Dieu qu'il a bien agi et qu'il souhaite la bonne place qui lui est logiquement toute réservée au Paradis. Il a toujours donné, fait la charité, tout cela. Le voyageur lui assure qu'il en parlera à Dieu s'il parvient à le trouver. Il reprend sa route et rencontre un pêcheur. Un type qui a volé, tué et pillé. Et le pêcheur demande au voyageur s'il compte rencontrer Dieu. Oui, lui répond ce dernier. Alors pourriez-vous lui dire un mot pour moi ? Je sais que je suis condamné, avec tous les actes horribles que j'ai commis, mais s'il nous a tous créés, peut-être pourra-t-il juste savoir qui je suis moi qui n'ai aucun espoir de rédemption mais qui demande pardon pour ce que j'ai été. Sur ce, le voyageur reprend sa route et après une longue errance, il tombe sur un ange, Dieu ne se montre pas aux hommes. L'ange l'assure de l'existence de Dieu et lui dit de transmettre le message suivant au pêcheur : sa place au Paradis lui est acquise parce qu'avec humilité il a reconnu qui il était et le saint pourra se brosser parce qu'il n'a fait que le bien pour espérer une place au Paradis au lieu de le faire parce que c'était juste bien.

Un petit silence... On pourrait se prendre un instant à imaginer Elle comme un ange.

Lui : Vous tenez des comptes "p" et vous aimez raconter des contes "n" ?

Elle : Les contes ne sont pas faits pour être écrits, ils sont faits pour être récités, déclamés...

Comment croyez-vous que toutes les premières histoires qui ont formé la Bible soient arrivées au premier rédacteur ? Si les contes n'avaient pas été figés dans l'encre, ils auraient évolué avec le langage, avec la société, ils auraient été plus facilement accepté...

Lui : Les contes sont plus vrais que les écrits ?

Elle : La vérité du langage, docteur ! Ce n'est quand même pas à quelqu'un comme vous que je dois l'apprendre.

Lui : Donc, nous sommes athées. Bien. Un point commun. Et nous pensons tous les deux que Dieu est une invention de l'homme. Parfait. Mais en quoi cela peut-il affecter votre vie de tous les jours ? Est-ce que vous avez des appréhensions ou des frayeurs puisque vous savez qu'il n'y a pas d'invisible ?

Elle : Oh... docteur. Vous savez qu'il y a un invisible. Je vous trouve bien audacieux avec les mots, pour le coup.

Lui : Définissez " invisible " .

Elle : Définissez-le, vous.

Silence...

Elle : Avez-vous songé à cette possibilité : au fait que si beaucoup d'hommes et de femmes se mettent à croire à un mythe, celui-ci puisse acquérir une sorte de légitimité, puisse exister à un niveau quantique ou invisible, à une autre échelle, et que d'autres hommes et d'autres femmes puissent à leur tour ressentir cette force et la développer, s'en nourrir, voire, même, la rejoindre ?

Lui : L'homme crée Dieu pour pouvoir le rejoindre.

Elle : Exactement.

Lui : Vous êtes vraiment très préoccupée par la Foi... Est-ce que c'est un sujet qui revient souvent dans votre vie de tous les jours ?

Elle : Vous ne voulez pas savoir comment je suis arrivée à ces conclusions ?

Lui : La plupart des hommes ont besoin de croire... et vous, vous avez besoin de croire qu'il y a une vérité en chacun.

Elle : C'est plutôt étonnant de révéler aussi vite le fruit de vos analyses pour un docteur. Ne devriez-vous pas garder certaines de vos réflexions pour vous ?

Lui : Vous savez très bien que je ne suis pas ce genre de docteur.

Elle : Je sais. Sans cela, nous ne serions pas ici tous les deux.

Ils se regardent de près.

Elle : Avez-vous envie de m'embrasser ?

Lui : J'ai toujours envie d'embrasser. Je peux me permettre. Je vous l'ai dit, je n'ai pas les lèvres envahissantes.

Elle : Une patiente vous a-t-elle déjà posé la même question que moi à la première séance ?

Lui : Non. Généralement, elles attendent quelques semaines, voire quelques mois. Pour celles qui expriment le besoin. Toutes les femmes n'ont pas envie de m'embrasser, vous pensez bien.

Elle : Vous aimeriez cela, n'est-ce pas ?

Lui : Qu'elles aient envie, oui. Qu'elles le fassent, ça serait un peu difficile à gérer non ?

Elle : Pourquoi ?

Lui : Parce que quand on embrasse, les choses en entraînant une autre, ensuite on doit parfois faire l'amour. Et je n'ai certainement pas envie de faire l'amour à toutes les femmes.

Encore plus près.

Elle : Vous n'avez pas le sexe envahissant, tout comme vos lèvres ?

Lui : Oh, le sexe, vous savez. Le problème n'est jamais vraiment le sexe pour un homme. Cette chose est toujours un peu de nature envahissante. Non, c'est le cerveau que je n'ai pas de fusionnel avec tout le monde.

Elle, *se détachant et allant se rasseoir* : Je me disais bien aussi.

Lui : Quoi ?

Elle : Vous ne pouvez tomber amoureux que de l'intelligence.

Lui : Il y a de l'idée.

Elle : Et c'est pour cela que vous demandez à vos patientes si elles veulent vous embrasser. Vous faites le tri directement. Vous savez que les femmes intelligentes passeront le cap alors que celles qui réfléchissent au premier degré, les idiots sans doute, prendront leurs jambes à leur cou.

Lui : Oui. C'est une méthode. Même si je dois perdre les quelques intelligentes qui ne pourront pas prendre la chose au deuxième degré parce qu'elles ont vécu des choses trop difficiles sur le plan sexuel...

Elle : Vous ne voulez pas traiter les femmes qui ont subi des violences sexuelles ?

Lui : Non. Je serais incapable de conserver un rapport sain patient / docteur. J'aurais trop d'empathie, je me projeterais.

Elle : Vous avez subi des violences ?

Lui : N'avez-vous pas peur de vous projeter vous aussi si je répondais oui ?

Elle l'observe...

Elle : A moins que...

Lui : Quoi ?

Elle : A moins que tout ce que vous veniez de dire ne soit qu'une technique un peu lamentable de drague. Vous cherchez à vous attirer l'empathie des femmes qui pourraient être émues par les supposées violences sexuelles que vous auriez subies.

Il la fixe un moment, sourit, puis prend des notes.

Elle : Vous ne me félicitez pas pour avoir vu clair dans votre jeu ?

Lui : Si je vous félicite, je vais flatter votre statut de femme intelligente, qu'est-ce qui vous prouverait alors que ce n'est pas la suite de mon jeu ? Pour séduire une femme intelligente, il faut développer des trésors de sagacité.

Elle : Mais si vous forcez l'amour, ne le perdez-vous donc pas ? Forcer l'intelligence, manipuler, c'est perdre la spontanéité, les émotions...

Lui : Sur le début, oui. Mais après, qui sait ce qui peut se passer quand on se retrouve au lit avec la femme intelligente ? Hein ? N'y a-t-il pas plus belle récompense que de voir toute cette intelligence se déployer en un vertige presque infini ? Et puis ne vous trompez pas. La femme intelligente a su voir que tout cela n'était qu'un jeu au départ. Elle n'est pas dupe. Le jeu de l'esprit doit se faire à deux.

Elle : Et jusqu'à présent ? A l'échelle où nous sommes de ma séance... Que pensez-vous qu'il va nous arriver ?

Lui : Je n'ai pas encore mesuré toute l'étendue de vos capacités de joueuse. Ni la profondeur de votre clairvoyance...

Elle se lève et fait un peu le tour de la pièce...

Elle : Est-ce que vous me recommanderiez à certains de vos collègues ?

Lui : Non, je pense que je préfère vous garder pour moi...

Elle se rapproche de lui encore plus, passe derrière son siège et lui enveloppe par derrière le torse avec ses bras mais sans le toucher.

Elle : Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure... Avez-vous vraiment envie de m'embrasser ?

Lui : Est-ce que je peux vous répondre à la prochaine séance ?

Elle, se détachant et se posant face public derrière le bureau : Alors je prends la prochaine séance, directement. Je sais que vous n'avez personne d'autre cette après-midi.

Lui : Ce n'est pas l'usage.

Elle : Vous adorez ça quand ce n'est pas l'usage.

Lui : Hum.

Elle : Voulez-vous bien sortir et rentrer à nouveau... comme si nous entamions notre prochaine séance ?

Lui : Sortir, moi, vraiment ?

Elle : Pourquoi pas ?.. J'étais bien là avant vous...

Ils se regardent... Lui sourit, elle aussi.

Lui : Pourquoi pas ?

Il passe par devant le bureau et sort à jardin en lui jetant un dernier coup d'œil... Elle s'assied dans le fauteuil...

**

Scène 2 : Son portrait à lui.

Elle ouvre le carnet du docteur.

Elle : " Pieds nus dans le sable, baigné par l'écume, je regarde l'étoile vive dans une nuit sans étoiles, ni nuages... Je n'ai plus de main, je n'ai plus de visage, je ne suis bientôt plus qu'une ombre qui rejoint la voûte ébène et infinie... Mirage ineffable de toutes les pensées jamais exprimées et de tous les songes des hommes, je n'ai maintenant pas plus de consistance que le vent. "

Il frappe.

Elle : Entrez.

Lui *s'approchant doucement et caressant le canapé* : Vous savez que c'est la première fois que je joue à ce genre de jeu avec une patiente ?

Elle : À d'autres...

Lui : Non, sincèrement.

Elle : Bon, eh bien jouons le jeu jusqu'au bout alors. Imaginons que je sois le docteur et que vous soyez mon patient.

Lui : Cela n'a rien d'extraordinaire.

Elle : Je n'ai pas la prétention d'être tout le temps extraordinaire. Ça serait bien lassant.
Il s'assied nonchalamment dans le canapé en regardant de côté, l'air un peu interrogatif.

Lui : Dommage qu'il n'y ait plus le droit de fumer. J'aurais adoré poser à côté de mon bureau et du canapé un de ces gros cendriers qu'on trouvait dans les années 70, un cendrier sur pied, vous savez, finissant en une magnifique boule noir de jais sertie par des plaques chromées.

Elle : Vous fumez ?

Lui : J'ai arrêté il y a quelques années. Un décès dans la famille qui m'a fait prendre conscience des risques pour mes petits poumons. C'est fragile les p'tits poumons, vous savez.

Elle : Je ne vais pas vous demander qui est mort, ce n'est pas comme ça que je procéderais si j'étais psychiatre.

Lui : Enfin quand je dis que j'ai arrêté... Je continue un peu quand même. Le cigare. A mon club. Le cigare, une ou deux fois par semaine, avec le w...

Elle, *l'interrompant* : Je ne vais pas vous demander non plus dans quel club vous êtes.

Lui, *amusé* : Un club d'amateurs de cigares et de whiskies. C'est normalement assez surfait, bourré de gens qui n'ont pas mes opinions politiques et religieuses, mais ce sont deux sujets que nous nous abstenons de traiter pour parler plutôt de nos sorties, de nos femmes ou de nos maîtresses. Il peut aussi arriver que nous parlions de la dernière série télé que certains suivent avec passion. Mais comme il n'y a rien que je suive avec passion, cela tourne généralement court lorsque la limite de ma connaissance des dites séries se fait naître. Il est dommage que les gens ne parlent plus art ou littérature de nos jours. Sur la littérature, je serais bien en peine, je lis également peu, mais sur l'art qui sauve l'homme égaré de la misanthropie... Mais enfin bref, nous parlons surtout des femmes...

Elle : Est-ce que vous êtes prêt à commencer ?

Lui : Vous ne voulez pas savoir si je suis marié ou combien de maîtresses j'ai ?

Elle, *plus sévère* : Est-ce que nous pouvons commencer ?

Plane un peu le temps du silence. Lui sourit, elle se place dans la peau du psychiatre. C'est un jeu, mais elle veut le faire bien et jusqu'au bout. Il s'installe un peu mieux et lui fait signe de la main,

montrant qu'il est prêt à jouer le jeu...

Elle : Bien, je voudrais faire votre portrait chinois.

Lui : Assez peu orthodoxe.

Elle : C'est ainsi, c'est le jeu.

Lui : Est-ce que vous pourriez me passer la boîte, le verre et la bouteille qui sont à côté de vous, en ce cas ? (*ou dans le bureau si dans la mise en scène il y a un véritable bureau*)

Elle : Non. Vous boirez plus tard. Et vous pourrez même fumer si vous le voulez. Ça ne me gêne pas. Mais pour l'instant, on joue à mon jeu, le portrait chinois... Animal ?

Lui : Animal, quoi ?

Elle : Ne faites pas l'idiot.

Lui : Est-ce que vous voulez juste que je vous donne la réponse courte ou le pourquoi de la réponse ?

Elle, *d'un ton sec* : Ne faites pas l'imbécile.

Lui : Animal ? Le tigre. J'ai une passion pour les grands félins. Mais le tigre est au-dessus de tout. Sans doute parce qu'il est en voie de disparition. Et si je devais être plus précis, je dirais un tigre blanc. Ce qui vous laisse imaginer un peu la profondeur de mon ego.

Elle, *notant dans le carnet* : Végétal ?

Lui : Est-ce que dans le jeu, je peux vous retourner la question, est-ce que, vous aussi, vous pourriez répondre au portrait ?

Elle : A la prochaine séance. Pour l'instant, le jeu, c'est avec vous.

Lui : Oh... un végétal... Je dois avouer que j'ai une tendresse particulière pour les mousses et les champignons. Mais je vais répondre champignon et même pour être précis : "l'*armillaria solidipes*" Savez-vous que c'est le plus grand organisme vivant sur cette planète ? C'est dire toujours la taille de mon ego. Quoique ce champignon force la discrétion puisque sa masse est essentiellement souterraine.

Elle, *se déridant* : Un minéral ?

Lui, *commençant à se prendre au jeu et s'installant plus confortablement dans le canapé* : La glaise. Il fut un temps où j'aurais répondu le diamant parce que c'est la chose la plus dure ou pure qui soit. Mais vous admettez qu'il soit logique que je réponde maintenant la glaise... Il y a fort à parier, d'ailleurs, que je ne jouerais pas à ce jeu si mon minéral n'était pas la boue. Il faut accepter d'être modelé pour modeler.

Elle : Une partie du corps ?

Lui : J'aime à penser le cerveau... Mais soyons logique, je vais me contenter de quelque chose de moins orgueilleux, quoique : les lèvres... Et vous savez pourquoi...

Elle : Elles ne sont pas envahissantes, je sais, et c'est la partie de votre corps dont vous êtes le plus fier. Une couleur ?

Lui, *sincèrement dans le doute* : Oooh.

Elle : A moins que vous ne soyez daltonien ?

Lui : Non. Mais à vrai dire je fais partie de ces gens qui n'ont pas de couleur préférée. J'hésite entre le blanc et le noir.

Elle : Yin et Yang.

Lui : Aussi... Mais c'est sans doute parce qu'ils donnent le gris.

Elle : Pourquoi ne pas répondre le gris ?

Lui : Parce qu'on ne sait jamais quelle dose de noir et de blanc il y a parfois en nous et que le gris n'est pas facile à définir et que, lorsqu'on le fait, on n'a plus trace de ce qui a fait le blanc et le noir. Le blanc et le noir, donc.

Elle : Une arme ?

Lui : Je ne l'aime pas trop celle là dans le portrait chinois. C'est facile de répondre le verbe, c'est facile de dire un virus, voire le sexe. Alors, je vais aller dans une direction plus premier degré : le poison et, pour en préciser un particulièrement : l'alcool.

Elle : Vous êtes alcoolique ?

Lui : Bien sûr. Mais juste de manière mondaine ou éclairé, en sybarite. Je ne bois normalement jamais jusqu'à l'ivresse seul. Seul, ça m'est triste.

Elle : Un pouvoir ?

Lui : Celui d'être un voyageur du temps et de l'espace.

Elle sourit et prend une note.

Lui : Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Elle : La suite de votre bout de chanson : Mirage ineffable de toutes les pensées jamais exprimées et de tous les songes des hommes, je n'ai maintenant pas plus de consistance que le vent.

Lui : Oui, je sais, c'est assez bateau. Mais rendez-vous compte, connaître les gens, partout, à travers le temps.

Elle, *grave* : Je me rends compte, soyez-en sûr. Un mot ou une maxime ?

Lui : Éternité. J'ai toujours aimé ce mot. Et il a une vérité première. Tous nos atomes sont éternels après tout. Poussières d'étoiles nous sommes et poussières d'étoiles nous redeviendrons. C'est cliché aussi. Mais c'est beau. Et ça a la beauté de l'évidence, l'évidence éternelle. Éternité, oui.

Elle : Jusqu'à la fin de l'Univers.

Lui : Et un nouveau cycle.

Elle : Un personnage célèbre ?

Lui : William-Adolphe Bouguereau. Vous connaissez ?

Elle : Pas le plus célèbre des peintres dits académiques. Mais je peux vous comprendre, c'est un peintre de la femme.

Lui : Quel est votre tableau préféré de lui ?

Elle : " Le jour des morts ".

Lui : Et pourtant, en ce qui me concerne, ce n'est pas un tableau représentant les femmes...

Elle : Lequel ?

Lui : Virgile et Dante en enfer.

Elle s'arrête et le fixe assez longuement. On sent un léger trouble.

Lui : Voulez-vous que je vous dise pourquoi ?

Elle : C'est vous qui avez fixé certaines règles dans le jeu. Jusqu'à présent, vous avez toujours plus ou moins donné des raisons.

Lui : Tout simplement parce que j'aime ce tableau au-delà de tout. Il y a une férocité animale, une vérité absolue qui me transcende, j'y vois une sorte de métaphore de la psychanalyse. Je l'ai découvert lorsque j'avais douze ans, dans un livre, et je n'ai eu de cesse d'essayer de le voir en vrai depuis.

Elle : L'avez-vous vu en vrai ?

Lui : Non, bien sûr. Mais peut-être est-ce mieux ainsi. Il reste un mystère et une chimère.

Elle : Un personnage mythologique ?

Lui : Bastet.

Elle : Une femme ?

Lui : Dans la légende, elle est gardienne du livre du temps de Thot. Ce n'est pas rien, j'y jetterais un coup d'œil, moi, à la place de la Déesse. Et puis en plus des chats, elle préside à la fécondité et à la lune. J'aime la lune. Songez-y, c'est sans doute le premier Dieu que nous ayons eu avec la Terre et le Soleil. Bastet a quelque chose de tous les éléments.

Elle : Oh, j'ai oublié... Un objet ?

Lui : Pour le coup, je vais donner dans le classique : un miroir. Mais parce qu'on a jamais l'occasion de se regarder vraiment en face. Les seuls qui perçoivent notre véritable visage, ce sont les autres. Nous, nous sommes condamnés à la réflexion, à un envers un peu de travers, pas forcément juste qui plus est. C'est troublant, n'est-ce pas ?

Elle : Une qualité ?

Lui : J'hésite franchement entre la clairvoyance ou l'humour. Mais vous savez-quoi ? Je vais prendre l'humour. Sans cela aussi, je ne pense pas que nous nous retrouverions dans cette position. Et si vous voulez que je sois plus précis, je serais assez enclin à choisir l'auto-dérision, mais force est

d'avouer que l'humour noir a aussi fortement mon propos.

Elle : Un défaut ?

Lui : Je parle trop et qui plus est j'assomme les gens de banalités. " Nous sommes condamnés à la réflexion ". Je me moquerais bien de la banalité affligeante que je vous ai adressée, tiens...

Elle : Un défaut...

Lui, *réfléchissant un peu, jusqu'à ce que la vérité se fasse* : La peur. La peur de ne pas aller au bout de certaines choses. Oui, vous avez eu raison tout à l'heure. Sans doute une certaine forme de timidité, de manque de courage. Mais c'est quelque chose contre laquelle j'ai appris à lutter.

Elle : Une œuvre d'art ?

Lui : Je pourrais répondre Virgile et Dante. Mais non. Je vais vous répondre Voltaire Nu, de Pigalle. Parce qu'il n'est pas donné souvent de voir la vérité et le beau dans ce qui n'est pas vu comme beau par la plupart des gens. J'adore la sculpture. J'aurais aimé savoir sculpter. Mais j'ai une petite maladie nerveuse, une sorte de fragilité au bout des doigts. Très vite, ils se mettent à trembler. Donc, pas de musique, de dessin ou de sculpture pour moi.

Il a l'air un peu triste. On sent qu'il aurait voulu pouvoir faire ces choses là. Ses mains, qu'il a levées, tremblent effectivement un peu...

Elle : Ce n'est pas un drame.

Lui : Quoi, mes handicaps artistiques ?

Elle : Non, votre portrait.

Lui, *se reprenant* : Vous croyez qu'il vaut le vôtre ?

Elle : Vous verrez bien à la prochaine séance.

Silence encore... Il reprend un visage goguenard. Il a montré un voile de la vérité et telle n'était pas son intention. Elle l'observe sans juger.

Lui, *se redressant* : Est-ce que ça vous donne envie de m'embrasser ?

Elle : Je n'ai pas fini. J'ai d'autres questions, au sujet des péchés capitaux.

Lui : Les péchés capitaux ? Ce n'est pas un peu surfait ?

Elle : Non, ils conditionnent deux mille années du formatage judéo-chrétien.

Lui : Je ne suis même pas sûr de savoir les citer tous les sept.

Elle : Étonnant.

Lui : Je vous assure.

Elle : Pensez au fleuve Po en Italie. Pensez-le en Hiver. Po glacé. Les premières lettres des sept péchés. Paresse, Orgueil, Gourmandise, Luxure, Avarice, Colère, Envie.

Lui : C'est plutôt peu commun de demander à un patient comment il se positionne par rapport à ces péchés.

Elle, *presque sainte* : L'Église l'a fait pendant des années, non... Alors ?

Lui, *se raclant la gorge* : Bon. Je suis prêt.

Elle : La Paresse ?

Lui : Oh... oui. Pas mal. Je choisis mes patientes, je me laisse du temps libre. Je ne vais pas au bout de certaines tâches et j'ai l'indolence tranquille des soirées à mon club. Je ne fais jamais les choses qui exigeraient trop de travail de ma part et entre ne rien faire et s'agiter, je peux vous assurer que je choisis mon fauteuil ou ma couette.

Elle : L'Orgueil ?

Lui : C'est évident.

Elle : Oui, mais pourquoi ?

Lui : Parce que j'aime à penser que j'ai tout de même cette capacité à soigner celles qui viennent ici et que j'ai choisies. Parce que j'aime à penser que j'ai relativement plus de clairvoyance ou de sagacité que la plupart de mes concitoyens. Parce que j'aime à penser que vous finirez par m'embrasser, au moins sur la joue. Parce qu'on est la personne avec qui on vit le plus et que si on ne s'aime pas, on finit bien bas. L'orgueil n'est le plus souvent qu'un synonyme pour amour de soi et il devient donc une nécessité, car beaucoup de gens n'auront jamais la chance d'avoir plus grand amour.

Elle : La Gourmandise ?

Lui : Si l'alcool est compris dedans, bien sûr. Je suis un amateur de vins et de whiskies fins. Et de toutes les sortes de liqueur ou d'eau de vie. J'ai aussi un goût assez prononcé pour les cocktails. Je saurais vous en faire un différent chaque jour de l'année. A vrai dire, dès que ça a une certaine qualité, il n'y a pas grand-chose qui me résiste... Aimant la qualité, cela dit, je modère mes envies de quantité. Ne jamais dépasser le chiffre trois. Sauf dans les grandes occasions. Pas plus de trois par an, sauf quand on a décidé que cette année, on aurait pas de règles.

Elle : Oui, mais la nourriture ?

Lui : J'ai le tort de ne pas avoir le palais bien éduqué. J'ai beaucoup de mal avec les produits de la mer, les volailles ou les viandes rouges et je n'aime le sucré que liquide. Je n'ai guère de vice que pour les fromages. Je pourrais me contenter de fruits et de fromage. Je sais que c'est un tort. Mais je rattrape mon manque d'ouverture culinaire par mon ouverture spiritueuse, eh eh eh...

Il rigole de bon cœur de sa vanne un peu naze.

Elle : La Luxure...

Lui, *souriant* : Vous savez qu'à la prochaine séance je vais vous retourner toutes les questions que vous venez de me poser ?

Elle : Je sais. Je vous ai écrit l'ordre dans votre carnet. Alors ? La Luxure ?

Lui : Définitivement plus Casanova que Don Juan, mais ne croyez pas encore une fois que j'ai fait l'amour avec nombre de mes patientes. Loin de là. J'aime séduire et être séduit. Mais il me faut, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, l'intelligence ; il m'est donc assez facile de résister aux pulsions purement physiques quand il n'y a pas le répondant intellectuel derrière.

Elle : Oui, mais ça doit être difficile de résister quand vous tombez sur la perle rare ?

Lui, *assez langoureux en la fixant* : Heureusement qu'elles sont rares.

Elle, *pas gênée, pas flattée* : L'Avarice ?

Lui : Non. Je déteste les gens avarés... Enfin non, je ne les déteste pas. Mais à quoi bon ? L'argent est fait pour être dépensé ou pour aider sa famille. Je n'ai plus de femme, pas d'enfant. Pourquoi se priver ?

Elle : Est-ce que ça vous gêne de ne pas avoir eu... (*Petit silence... elle se reprend*). La Colère ?

Lui : Si ma femme en avait voulu, nous aurions eu un enfant. Puis nous nous serions séparés. Parce que forcément elle aurait aimé cet enfant plus que moi. Et je ne lui en aurais pas tenu rigueur. Moi aussi, j'aurais sans doute ressenti la même chose.

Elle : La Colère.

Lui : Elle a tout de même fini par partir. Il faut que vous sachiez que je suis un incapable au quotidien. J'ai toujours l'esprit dans des hautes sphères, ça finit par être usant au jour le jour : un meilleur amant que mari, vous savez. Ce qui est arrangeant, c'est qu'elle ne soit pas partie pour un autre, mais dans un accident de voiture.

Elle : La Colère.

Lui, *vif, dans un éclat de voix* : Et vous croyez que je ne vous parle pas de la Colère en ce moment ?

Grand silence, il a quelques larmes ou sanglots. Elle ne s'approche pas de lui mais on sent qu'elle a de l'empathie pour son chagrin.

Elle : L'Envie ?

Lui, *se retournant et effaçant les larmes par un sourire* : De vous en ce moment. Mais ça je suppose que c'est la Luxure, n'est-ce pas ? Non. Je n'ai pas trop ce travers d'envier ceux qui possèdent des choses que je n'ai pas. Je ne suis pas à plaindre financièrement. Juste assez pour profiter de mes loisirs et faire quelques voyages. Je ne dis pas qu'avec plus d'argent, je ne profiterais pas plus. Mais il faut bien que ma Paresse se fasse et se contente de ce que je lui donne, la bougresse.

Elle : Eh bien...

Lui : Oui ?

Elle : C'est vraiment pas mal.

Lui : C'est tout ce que vous avez à dire sur " votre patient " ?

Elle : Je n'aurais certainement pas la prétention de pouvoir vous analyser à la première séance ou de dresser votre profil avec les quelques questions que je vous ai posées. Je peux juste parler de mon ressenti.

Lui : Donc, on finira par s'embrasser, au moins sur la joue...

Elle, *avec un léger sourire* : Vous êtes idiot. Vous attendiez que je vous dise ça, n'est-ce pas ? Vous êtes idiot.

Lui : C'est un premier pas.

Elle *se redressant, presque menaçante, sombre, rompant le charme et criant* : Vous êtes idiot parce que vous ne vous rendez pas compte !

Long silence...

Lui : Compte de quoi ? C'est votre thérapie, pas la mienne.

Elle, *se dirigeant vers la sortie* : Et c'est pour ça qu'on va reprendre nos places.

Lui : Vous partez ?

Elle : Non. Je reste. *Elle s'approche de lui...* Pour la prochaine séance. Puisque vous n'avez personne aujourd'hui. Pourquoi ? Vous avez cru que je parlais pour de bon ? *Ils ont vraiment le visage proche, elle continue sur le ton de la colère.* Vous seriez embêté, hein, si je parlais pour de bon ? Votre orgueil en prendrait un coup ! *Nouveau silence, il fait mine de lui caresser la joue, elle le repousse avec sa main mais sans le toucher puis elle éclate de rire. Il est visiblement perdu et décontenancé...* Vous voyez, vous êtes idiot. *Elle sort.*

Il reste un instant seul. Elle frappe à la porte. Il va à son bureau, sort un cigare, se verse un verre de whisky. Elle frappe plus fort. Il renonce à allumer son cigare...

Lui : Entrez...

Scène 3, son portrait à Elle.

Elle rentre, apparemment calmée, presque craintive. Il regarde les notes dans son carnet. Elle reste à cour, debout.

Elle : Bonjour, docteur !

Lui : Quoi ?

Elle : Bonjour, docteur !

Lui, *la dévisageant après avoir redressé la tête* : Oh c'est vrai. On ne l'avait pas fait jusqu'à présent... le "bonjour". Mais excusez-moi de ne pas vous demander en retour " Comment ça va ? "...

Elle : Forcément, si on est chez le docteur, c'est que ça ne...

Lui : Non, c'est que je ne peux pas m'empêcher de perdre mon sérieux à chaque fois que j'entends " Comment ça va ? "...

Elle, *un peu arrêtée, puis réalisant* : Aaah... oui...

Lui : Eh, que voulez-vous, j'attends toujours que quelqu'un qui connaisse comme vous et moi l'origine de l'expression me réponde : mes selles vont bien, merci.

Elle, *souriant* : Je n'ai pas de problème de selles, merci. En avez-vous un, vous, pour entamer la conversation de manière aussi incongrue ?

Lui, *souriant aussi et lui désignant le canapé pour s'asseoir, d'une manière un peu affectée et précieuse* : Je vous en prie.

Elle, *confiante et un peu badine* : Donc, vous allez essayer sur moi, pendant cette séance, une technique peu orthodoxe pour un psychiatre : le portrait chinois, c'est cela ?

Lui, *laissant planer un petit moment le doute* : Je ne sais pas. Je m'interroge.

Elle : Quel genre de psychiatre êtes-vous, docteur ? Lacanien ? Freudien ? Jungien ? Expérimental ? Totalement révolutionnaire ?

Lui : Totalement révolutionnaire ?

Elle : Vous êtes l'inventeur des séances d'un quart d'heure.

Lui : Oui. Intéressant n'est-ce pas ?

Elle : A moins que vous n'ayez inventé cela que du fait que vous soyez paresseux ?

Lui : En partie, mais il y a aussi cette idée que plus la séance est courte, plus on va à l'essentiel, plus on trouve vite les ressources...

Elle : Oui, mais avec quels habits ? Quels " Ien " (*I-UN*) dans les pères de la psychiatrie ?

Lui : Ce ne sont plus vraiment des questions d'actualités en psychiatrie, et par ailleurs, je me qualifierais plus en tant que psychanalyste.

Elle, *un peu mutine* : Portrait-chinoisien ?

Lui : Bon, bon, d'accord... Le portrait chinois. *Il regarde dans son carnet les notes qu'elle lui a laissées.* Euh. Animal ?

Elle : Je ne sais pas.

Lui, *interloqué* : Quoi ?

Elle : Je ne sais pas. *Petit silence, elle se regarde les doigts.* Pour l'animal, j'ai vraiment du mal. C'est compliqué, l'animal, vous savez, parce qu'il y a des symboles qui leur sont parfois liés.

Lui : Et vous ne voudriez pas donner un animal avec un mauvais symbole ?

Elle : Oui.

Lui : C'est vous qui avez décidé de ce jeu. Prenez-en un, là, tout de suite, le premier qui vient.

Elle, *maugréant* : Bon, d'accord. Le corbeau.

Lui : Et la symbolique ?

Elle : Hugin et Munin, le messager, l'intelligence et puis surtout la pensée et la mémoire.

Lui : Vous êtes sensible au folklore nordique ?

Elle : J'aime les contes, je vous ai dit. Tous les contes. J'aime bien Odin et donc ses corbeaux aussi.

Lui : On n'en est pas encore au personnage mythologique.

Elle : N'empêche, j'aime bien Odin. Vous n'imaginez pas à quel point il a emprunté la culture populaire.

Lui : Un végétal ?

Elle : Le frêne.

Lui : Yggdrasil.

Elle, *souriant* : Vous voyez, je n'ai pas tant de mystère.

Lui : Seulement parce qu'Yggdrasil est un frêne.

Elle : Seulement. J'aime les symboles, je vous ai dit. Je vous félicite au demeurant pour votre vernis culturel en ce qui concerne la mythologie nordique.

Lui, *marquant une p'tite pause, on sent qu'il est prêt à se lancer sur le sujet, mais non, il revient au questionnaire* : Un minéral ?

Elle, *souriant* : Le diamant, parce qu'il est ce qu'il y a de plus pur et de plus dur. J'aurais pu dire la glaise, mais là, tout de suite, maintenant, je ne suis pas du genre à aimer être modelée. Il faut me prendre brute, comme je suis.

Lui, *regardant ses notes* : Euuuuh.

Elle : Quoi ?

Lui : Il y a noté " un objet ". Mais il me semble qu'après le minéral, on avait fait " une partie du corps ".

Elle : J'avais oublié " l'objet ". Alors je l'ai placé après dans la conversation. Mais on peut faire ça dans n'importe quel sens... Une toile ne se dessine pas de haut en bas et de droite à gauche. Cela n'a pas vraiment d'importance tant que vous employez toutes les couleurs que vous aviez choisies d'utiliser.

Lui : Bon, un objet alors.

Elle, *faussement sensuelle avec une voix plus grave et dénudant légèrement son bras ou son épaule* : Celui du désir.

Lui : Sérieusement...

Elle, *après une seconde de réflexion* : J'hésite entre un pinceau et une balance.

Lui : N'hésitez pas.

Elle : Alors je vais opter pour autre chose : la paire de ciseaux.

Lui : Tiens... pourquoi ?

Elle, *un brin mystérieuse* : Pour couper les fils, les " bons " fils, " proprement " .

Lui : Quel " genre " de fils ?

Elle, *encore plus mystérieuse, dans un murmure presque érotique, mélange d'Eros et de Thanatos* : Les "bons" fils.

Lui, *un petit peu remué par le jeu d'Elle* : Bon... euuh, une partie du corps ?

Elle, *caressant la partie du corps qu'elle a dénudée* : La peau, oui, la peau, définitivement la peau... C'est le plus grand organe que nous ayons. Sans la peau, rien n'est possible. Le toucher. Si vous, vous avez les lèvres délicates, moi, au demeurant, ce sont les doigts et la peau. J'aime effleurer et être effleurée.

Lui, *savourant un peu les paroles et se resserrant un verre* : La peau...

Elle : N'avez-vous jamais eu un orgasme uniquement par le toucher ?

Lui, *posant son verre, tentant de ne pas être gêné par la question directe* : Je suis un homme, mes zones érogènes sont plus restreintes, il n'y a guère chez moi que trois ou quatre endroits particulièrement sensibles...

Elle : Faits de peau.

Lui : Vous pouvez avoir un orgasme où que l'on vous touche ?

Elle, *cessant de se caresser et tendant sa main vers lui avec les doigts qui bougent* : Oui et je peux donner un orgasme où que je puisse toucher.

Il boit une gorgée et déglutit. Il est fasciné par la puissance morbide et sexuelle qui se dégage de cette femme.

Elle, *fermant la main pour ne laisser que l'index tendu* : La suite, docteur.

Lui, *essayant de se reprendre et d'en faire autant pour les notes* : Oui, oui, bien sûr. Une couleur.

Elle, *levant la main au ciel* : Celle du ciel, toujours changeant. Celle du ciel, peu importe les nuages ou la nuit. Bien que j'aime assez les étoiles. Oui, si je ne devais prendre qu'une couleur du ciel, ça serait celle de la voûte étoilée...

Elle s'allonge pour regarder le plafond. Il regarde lui aussi. Ils restent un court instant tous les deux, muets...

Elle : N'être plus qu'une ombre qui rejoint la voûte ébène et infinie.

Lui : Il y a une concordance avec le corbeau.

Elle : Tous les psychiatres ou psychanalystes devraient donner dans le portrait chinois. Il recèle des vérités que l'on ne peut parfois acquérir qu'au bout de plusieurs années de séances...

Lui, *encore un peu songeur* : Une arme...

Elle, *se grattant un peu le menton d'un air affecté* : J'hésite entre la faux et la paire de ciseaux. La tronçonneuse aussi c'est pas mal. Mais à bien y réfléchir, je vais répondre dans l'imagé : le temps. Oui, si j'étais une arme, je serais le temps. RIEN ne lui résiste.

Lui : Un pouvoir...

Elle : Comme l'arme : le temps. Maîtriser le temps qui passe, le vieillissement des choses, le principe d'entropie. *Elle arbore un sourire.* On a le temps, tous les deux comme pouvoir... Vous voyez qu'il y a des petites choses où l'on se rejoint.

Lui : C'est certain.

Elle, *faussement ingénue* : Que pensez-vous de mon portrait jusqu'à présent ?

Lui, *affecté* : Joker. Allons jusqu'au bout... vous voulez bien ?

Elle : Allez... docteur, quelques mots, juste pour savoir si vous m'avez bien percée...

Lui, *se resserrant, il n'a pas bu, mais cela lui donne une contenance* : Éros et Thanatos.

Elle sourit, ravie, et se redresse fière et droite sur le canapé. Il la regarde, fixe son verre et lui tend. Elle accepte mais prend garde à ne pas entrer en contact physique avec ses mains, prenant le verre

par le dessus et le dessous. Elle porte la coupe aux lèvres et repose ensuite le verre sur la table, le repoussant vers le docteur. Il prend le verre. Ils se fixent assez longuement. Il regarde ensuite le verre, mais ne boit pas.

Lui : Vous ne laissez pas de traces de rouge à lèvres.

Elle : Je suis une fille discrète.

Lui, *toujours un peu troublé et posant le verre de côté* : Bien... reprenons... Un mot ou une maxime...

Elle, *éclatant de rire* : L'amour et la mort.

Il la regarde rire aux éclats, saisit son verre, essaie peut-être de sentir le parfum qu'elle aurait laissé en buvant et boit une gorgée.

Lui : Sérieusement...

Elle, *reprenant son calme* : Sérieusement.

Lui : L'amour et la mort ?

Elle : Quoi de plus grand ?

Lui : L'éternité ?

Elle : Quoi de plus grand qu'on puisse " vraiment " vivre ?

Lui : C'est vrai...

Il boit à nouveau.

Elle : La suite, docteur, la suite...

Lui : Un euuh... personnage célèbre.

Elle : Emmanuel Kant.

Lui : Un homme...

Elle : Oh ben tiens.

Lui : Pour quelles raisons ?

Elle : Pour toutes les raisons, mais surtout la représentation du beau... L'universalité sans concept du beau, situé entre l'entendement et la sensibilité... Et son universalité sans fin, bien qu'il ait une fin interne : l'harmonie des facultés subjectives. Avec Kant, je vous parais belle grâce à votre sens esthétique qui vous permet une représentation intéressante de ce que je suis.

Lui, *dubitatif* : Vous avez lu un truc sur Kant juste avant de venir ?

Elle : Allez savoir...

Lui : Moui.

Elle : Kant, Emmanuel Kant. Pour sa constance aussi. Vous savez que la légende veut qu'il ait eu un emploi du temps très précis et qu'il n'ait changé sa promenade quotidienne que deux fois dans sa vie ?

Lui : Non, je ne suis pas très branché par l'œuvre ou l'histoire des philosophes.

Elle : Ah ?

Lui : C'est comme ça.

Elle : Qu'est-ce que vous aimez lire ?

Lui : Je lis peu.

Elle : Qu'est-ce que vous aimez lire ?

Lui, *souriant* : Des magazines sur la psychologie et puis d'autres sur la parapsychologie quand je me sens Jungien... et parfois des articles sur la science avec, à l'occasion, un ou deux polars ou ouvrages de science-fiction.

Elle : La science-fiction, vraiment ?

Lui : Oui. J'aime les écrivains qui arrivent à imaginer des avenir plausibles et possibles à l'humanité.

Elle sourit.

Lui : Bon, reprenons. Un personnage mythologique.

Elle : Ben tiens. Odin, pardi.

Lui : Ben tiens... Pour quels aspects ?

Elle : Comme Kant : tous. Il est patron d'un paquet de trucs, vous savez.

Lui : C'est déjà beau que je me sois rappelé que les deux corbeaux étaient les siens tout à l'heure, alors le patronage d'Odin, vous pensez...

Elle : Vous chercherez quand nos séances seront finies.

Lui : Oh ben non, dites-moi, épargnez la peine à ma pauvre paresse...

Elle, *se mettant à genoux sur le canapé* : Il préside aux morts, à la victoire et au savoir et, dans une certaine mesure, il peut aussi être le patron de la poésie, des prophéties, de la magie, de la guerre et de la chasse.

Lui : Que des choses que vous aimez ?

Elle : N'aimez-vous point la chasse ?

Lui : Pas vraiment plus que la guerre, non. Je n'ai jamais eu à pratiquer cette dernière, remarquez...

Elle : Et la chasse ?

Lui : Quelques fois avec des amis du club.

Elle : Et avez-vous déjà tué une proie ?

Lui, *ménageant un peu son suspense...* : Oui... plusieurs bouteilles dans la cabane de chasse après avoir crapahuté dans la forêt.

Elle, *comme si elle était un peu déçue* : On apprend beaucoup plus de ce qu'on mange lorsqu'on a su lui donner la mort.

Lui : Je vous ai dit que j'étais plutôt intéressé par apprendre de ce que je bois...

Elle : C'est sûr, en ce cas...

Il la coupe.

Lui : Une qualité ?

Elle : L'empathie, même si je suis aussi tentée de le placer en défaut.

Lui : Donc, pas de défaut ?

Elle : Si, la curiosité et le respect de certaines règles, principalement.

Lui : Des règles ?

Elle : J'aime me sentir libre, mais je sais bien qu'on a des règles à suivre. Des règles obligées, sinon c'est le chaos.

Lui : Est-ce que vous avez l'impression d'enfreindre certaines règles, là, à ce moment de notre conversation ?

Elle : Non, compte tenu de ma règle personnelle de la curiosité.

Lui, *un petit peu décontenancé* : Bien... Une œuvre d'art ?

Elle, *mystérieuse* : Alors là, c'est compliqué.

Lui : Comment-cela ?

Elle : Je pourrais citer des tas de toiles qui me viennent à l'esprit autour de la mort sublimée : Le Radeau de la Méduse, le premier Deuil de Bouguereau que vous aimez tant ou la mort d'Achille par Rubens... Mais non... Si je devais vraiment être une seule œuvre d'art, je ne serais pas un tableau, je serais la pièce, là, qu'on pourrait tirer de nos conversations.

Lui : La pièce ?

Elle : Oui, imaginez qu'on puisse retranscrire toute notre conversation, ça serait enrichissant, non ?

Elle se lève, face public.

Lui : Oh, j'ai beau avoir de l'orgueil, je n'ai pas la prétention de penser que ce que nous nous disons puisse intéresser un public.

Elle, *désignant la foule* : Détrompez-vous. Essayez d'imaginer les gens, là, en face de nous, revivant notre histoire, une histoire simple, avec des mots de tous les jours, mais l'accent de la vérité.

Il regarde le public.

Lui : Un public ?

Elle : Ne serait-ce pas merveilleux ?

Lui, *se levant pour la regarder avant de revenir vers le public* : Et qui pour nous jouer ?

Elle, *se rasant* : Des acteurs. Peu importe qu'ils soient professionnels, anonymes, amateurs : leur tâche est de disparaître derrière les rôles... Des acteurs pour porter les mots et les sentiments. Plus que

la peinture, j'aime le théâtre et les mots. Imaginez, la scène, docteur...

Lui : Je pense que je serais un peu intimidé si j'étais sur scène.

Elle : Intimidé à cause de quoi ?

Lui, *bredouillant un peu* : Ben je ne suis pas très volubile ou doué devant une foule d'inconnus et je ne sais pas... si jamais dans l'histoire, par exemple, je parvenais à vous embrasser, ce n'est vraiment pas quelque chose que j'aimerais faire en public.

Elle : Du jeu, pour de faux. Il n'est quand même pas si difficile d'embrasser pour de faux.

Elle s'approche de lui un brin aguicheuse, fait mine d'esquisser un baiser, puis elle recule à jardin, derrière le divan.

Elle : Mais pas tout de suite, tout n'a pas été dit.

Lui : Est-ce que tout le sera à la fin de cette séance ?

Elle : A la fin des autres séances. Je réserve définitivement toutes vos séances de l'après-midi.

Silence... Il regarde le public.

Lui : Tou... toutes mes séances ?

Elle : Oui...

Lui, *légèrement coquin* : Jusqu'à ce que vous me laissiez vous embrasser, n'est-ce pas ?

Elle, *très chatte finalement, il est la souris* : Ou pas.

Il se retourne vers elle.

Lui : Les, les péchés capitaux maintenant ?

Elle : Évidemment. Vous vous rappelez ?

Lui, *allant se rasseoir au bureau* : Oui. La Paresse ?

Elle, *toujours droite et fière* : Non. Ça je n'ai pas. Je n'ai pas du tout. Je n'ai pas le temps.

Lui : L'Orgueil ?

Elle, *poing sur les hanches et hidalga* : A votre avis ?

Lui : A mort.

Elle : Oui, ça, l'orgueil, j'en ai à revendre. Mais tout simplement parce que je pense comme vous : qu'il faut s'aimer et s'accepter tel qu'on est.

Lui : Oui... c'est sûr... La Gourmandise ?

Elle : Connaissez-vous cette histoire à propos du rêve des femmes ? Elle dit que le premier rêve des femmes n'est pas le prince charmant mais pouvoir manger à loisir sans grossir.

Lui : C'est un de vos rêves ?

Elle, *se rasseyant* : Non, j'ai déjà cette faculté. Un métabolisme rapide. Ceci dit, je ne suis pas gourmande à proprement parler. Je mange ce qu'il faut et ce que je dois. Je mange tout, bien obligée, en tentant de profiter de tout ce que la vie offre. C'est dommage que vous n'ayez pas le palais éveillé.

Lui : En va-t-il de même pour les spiritueux ?

Elle : Il en va de même. Il n'y a rien que je ne puisse me refuser ou refuser en matière de liquides ou de solides. Si des mets existent et qu'il y a des gens pour les aimer, alors je dois être capable de les apprécier.

Lui : Gourmande par altruisme, donc ?

Elle : Non, nécessité.

Lui, *l'œil un peu plus vif pendant qu'elle attend la question comme un chat attendrait une souris qui sortirait du trou* : La Luxure ?

Elle reste silencieuse...

Lui : La Luxure...

Elle pose à nouveau la main sur son épaule et la caresse doucement...

Elle : A votre avis ?

Lui, *tentant de retenir son calme, il est un peu excité* : La Luxure, répondez. Je ne peux pas avoir d'avis quand on me joue une comédie.

Elle : Aaaaah. La Luxure... Eh bien... Il faudrait pouvoir définir tout ce qu'elle représente pour que je puisse vous répondre oui. Mais serait-ce bien utile ? La Luxure va finalement de pair avec la

Gourmandise et la Curiosité. C'est une manière d'apprendre à se connaître et à connaître l'autre. Le seul problème, ce n'est pas tant votre envie, que l'envie de l'autre, que les envies qu'il projette sur vous et qui s'avèrent parfois biaisées... La Luxure, oui, si tout le monde avait une grande ouverture d'esprit.

Lui : Je suis ouvert d'esprit.

Elle : Non, ce que vous m'avez avoué sur être plus un Casanova qu'un Don Juan ne m'a l'air d'être qu'un fantasme. Votre timidité vous arrête encore docteur.

Lui : Vous prenez tout ce qui " peut " être ?

Elle : Mieux, tout ce qui " doit " être.

Lui : Comment pouvez-vous avoir de telles certitudes dans un domaine aussi peu certain que l'Amour ?

Elle : Ce qui doit être, c'est parfois aussi l'échec et les lamentations. Ne pas avoir peur de l'échec. Jamais.

Lui, *laissant planer un petit moment* : Je paraîtrais bien stupide si je posais la question maintenant sur ce qui doit être entre nous, n'est-ce pas ?

Elle : Ou pas.

Lui, *réfléchissant* : L'Avarice.

Elle, *se remettant à genoux sur le canapé* : Vous-ai je intimidé, docteur ?

Lui : A l'évidence. L'Avarice.

Elle, *souriant* : Non. Absolument pas. Jamais. Surtout en ce qui concerne les sentiments. Je n'aime pas qu'on n'exprime pas les choses qu'on ressent.

Lui : Il y a certaines choses que vous ne dites pas, pourtant.

Elle : Parce qu'il n'y a pas besoin de les dire, exprimer les choses qu'on ressent docteur, pas forcément dire... Les sentiments ne s'expriment pas que par les mots...

Lui : La Colère.

Elle : Je voudrais bien. Je voudrais parfois ressentir plus de colère. Mais je ne peux pas. Ma limite est le petit emportement que vous avez vu de moi tout à l'heure.

Lui : Vous avez peur de ce qui arriverait si vous débordiez ?

Elle : Non, je n'ai pas peur...

Lui : Alors pourquoi ?

Elle : Parce que ça serait la fin de tout ce que je suis. Je refuse la Colère parce qu'elle changerait totalement la nature de ce que je suis.

Lui : De la peur, donc, de ne plus vous contrôler ?

Elle, *s'accoudant et regardant face public* : Je vous ai dit qu'il y a un facteur inaliénable de la constance en moi. Pourquoi devenir autre chose si on a les moyens de rester qui on est et qu'on s'estime très bien ou parfait, selon sa dose d'orgueil, tel qu'on est ? *Elle le dévisage.* Hein ?

Lui : L'Envie.

Elle : Ah ça... oui, bien sûr !

Lui : Quels genres d'envies ?

Elle : J'envie ceux qui peuvent changer, qui n'ont pas de constances, qui ne sont pas parfaits. Je vous envie même vous, docteur, parce que vous êtes dans le siège du docteur. J'envie les gens plus intelligents que moi parce qu'ils pourraient me faire douter de ma raison d'être. Mais très honnêtement, ce n'est pas mon plus gros péché. Oh non. Tous ces envies sont des petites choses, des petites étincelles du quotidien. Et au final, si vous voulez une réponse claire, je crois que vous avez compris que je pêche par Orgueil et Gourmandise principalement.

Lui : Un peu comme moi.

Elle, *se rapprochant du bureau* : Oui, " beaucoup " comme " vous "...

Ils se dévisagent un long moment. Il lui tend le verre, qu'il vient de remplir. Même geste que tout à l'heure, elle prend garde à ne pas toucher le docteur et boit. Elle a un petit air surpris.

Elle, *rompant une sorte de charme presque mystique et regardant le verre* : Et quel est ce poison ?

Lui : Un de mes plus beaux cadeaux fait à moi-même.

Elle : C'est-à-dire ?

Lui : Je suis tombé amoureux d'un whisky en particulier et je n'ai eu de cesse d'en trouver toutes les versions et itérations selon les embouteilleurs et les années. Et celui-là, c'est une rareté absolue que je me suis offerte... C'est un 1972 de la maison Tobermory, un Ledaig. Ou Letchik si vous voulez le prononcer en gaélique.

Elle : Ça coûte cher ?

Lui : Hou. Une blinde.

Elle : Tiens, je ne vous aurais pas vu employer ce terme là. Combien ?

Lui : Vraiment beaucoup, plusieurs centaines d'euros. Minimum.

Elle regarde le fond du verre, fait un p'tit hum de satisfaction et s'envoie le tout. Il la regarde, fasciné, sans doute amoureux. Elle repose le verre et sourit.

Elle : Donc, j'ai bu là pour plus d'argent que ce que vous chargez pour une séance ?

Lui : Il y a des chances.

Elle : On remet ça ?

Lui : Un autre verre ?

Elle : Non, une autre séance...

Petit silence.

Lui : Qui sort cette fois ?

Elle, *mutine* : Moi... Embrumée par l'after-effect de votre whisky, là, qui m'a ramenée à un point précis de notre conversation, j'ai une pensée qui m'est venue.

Lui : Laquelle ?

Elle : A priori, c'est bien moi la patiente, non ?

Lui, *se versant un petit fond. Sa main tremble* : Oui.

Elle, *embrassant son index et son majeur et lui adressant un p'tit geste* : A tout de suite, docteur.

Elle sort. Il reste un instant seul, essaie encore de sentir son parfum sur le verre. Sa main tremble. Il arrête le tremblement avec l'autre main, boit, renverse la tête en arrière...

Lui : Et je deviens le vent éternel qui rejoint la lueur de l'astre qui brille seul... Je deviens l'astre sans souci, sans colère, sans échos du passé...

Scène 4 : Hommage à Bertold

Elle frappe à la porte...

Lui : Entr...

Elle rentre sans avoir attendu. Elle le regarde les poings sur les hanches, puis se retourne vers le public.

Elle : Et si on arrêta de jouer la comédie ?

Lui, *perturbé comme si elle n'était plus dans le texte* : Qu... quoi ?

Elle, *lui jetant un coup d'œil avant de regarder à nouveau le public* : Je suis certaine que vous avez dû faire du théâtre quand vous étiez à l'école pour vaincre votre timidité, n'est-ce pas " docteur " ?

Elle replie l'index et le majeur de sa main droite pour signaler les guillemets. Et il en ira ainsi à chaque fois qu'elle prononcera le mot " docteur ".

Lui : A peine.

Elle : Alors... peut-être êtes-vous familier avec le principe énoncé par Bertold Brecht de la distanciation ?

Lui, *visiblement perdu* : Quoi ?

Elle : Vous n'avez pas internet, là, au bureau ?

Lui : Non.

Elle : Dommage, vous auriez pu le lire aux spectateurs. Là, comme ça, je n'ai pas la formule exacte en mémoire.

Lui : Qu'est-ce que vous racontez ? Vous... vous...

Elle, *moqueuse* : Je... je... quoi ?

Lui : Vous aviez eu une révélation.

Elle : Oui, quand vous m'avez servi un vrai verre de whisky au lieu d'un liquide factice.

Lui, *regardant son verre* : Un quoi ?

Elle : Un liquide factice... Comme tout ce qui est ici.

Lui devient presque blanc... Elle le dévisage et s'approche plus près du public.

Elle : Il y a un public, là, des gens ici. Ils attendent la fin de cette pièce. Ils attendent de savoir si on va s'embrasser. Ils attendent de savoir qui je suis. Ils attendent peut-être même le bon moment pour s'en aller parce que ce n'est pas ce qu'ils attendaient de ce spectacle. Ils voulaient peut-être rire pour oublier tous les maux du quotidien...

Lui : Un... un public ?

Elle : Oui. Un public. Je peux même sauter de la scène et aller dedans...

Lui : C'est... c'est ridicule enfin voyons.

Elle : Non, ce n'est pas ridicule. Dans un jeu de faux-semblants, quelle est la vérité, la seule qui reste ?

Lui : L'âme...

Elle : Et qu'est-ce qui fait l'âme du rôle si ce ne sont ses acteurs ?

Lui : Je... je ne vois pas bien où vous voulez en venir.

Elle : Je ne suis pas en colère, rassurez-vous " docteur ". J'ai juste envie de regarder le public en face. Il reste quoi ? Trois ou quatre séances avec celle-ci avant le dénouement de la pièce ?

Lui : De l'après-midi.

Elle : Non, de la pièce...

Elle le regarde froidement. Il est gêné.

Lui : Et ?

Elle : Et je me dis que c'est dommage qu'on ne propose pas une autre version que celle voulue par l'auteur à ce que je suis ou ce que vous êtes.

Lui : L'auteur ?

Elle : Oui, l'auteur.

Lui : Mais, euh, je... je... i.. i... il n'y a pas d'auteur, à moins que vous ne parliez du... (*il fait un signe de l'index vers le ciel*)

Elle : Je ne parle pas du Créateur à votre supposé rôle d'athée, non je parle de l'auteur qui a écrit ces lignes pour vous et moi.

Elle s'approche du bureau, il a un petit geste de recul.

Lui : Ce, c'est une comédie qui va ne durer que cette séance ?

Elle : Ou pas. Je ne sais pas combien de temps va durer mon improvisation.

Lui : Improvisation ?

Elle : Oui, je sais, je suis sensée respecter les règles. Mais justement. Pour être parfaitement honnête, il faudrait sans doute exposer l'autre visage qui ne serait pas montré sinon.

Lui : Quel visage ?

Elle : Mais celui de la comédie ! Nous sommes des comédiens, nous sommes sur scène et je suis en train de perturber le public, " docteur " !

Lui : Je... je suis désolé, je ne vois pas de public.

Elle : Ah, évidemment, vous pouvez essayer de sauver la scène, " docteur ", en mettant en place la possibilité que je sois " schizophrène ".

Lui : Euh...

Elle : Ne trouvez-vous pas étonnant qu'au bout de tout ce temps de la conversation nous n'ayons pas abordé mon problème et la, ou les raisons, qui font que je sois venue vous voir ?

Lui, *un peu calmé* : Eh bien je vous en prie, il est temps.

Elle : Hypothèse numéro 1, que je me permets donc de rajouter, je suis une comédienne qui veut essayer de jouer avec le public et le pousser à repenser sa perception de l'acte théâtral.

Lui : Ça, ça serait gratuit.

Elle : Pas si nous abordons le problème de l'intimité de l'auteur et de tout ce qu'il a voulu résoudre en se servant de vous et moi pour écrire cette pièce. Pas si la pièce a été écrite pour vous et moi spécifiquement, juste pour jouer un jeu qui ne pourrait pas être joué en vrai par lâcheté et qui prendrait alors le public en otage.

Lui, *blême* : Enfin, en même temps, si c'était le cas, ça serait le jeu de beaucoup d'auteurs, n'est-ce pas ?

Elle : Quel est l'intérêt d'une pièce si elle ne peut être jouée que par les comédiens pour qui elle a été écrite ? Comment d'autres acteurs sauraient-ils habiter les rôles que nous endossons et rendre tous les petits détails que nous, nous connaissons ?

Lui : Je ne sais pas trop. Je, je n'ai pas fait assez de théâtre au lycée.

Elle : " Docteur, docteur, docteur ", est-ce que vous pouvez me citer le nom de quatre maladies mentales, là, tout de suite ?

Lui, *très solitaire* : Oui.

Elle : Citez-les moi.

Lui : La schizophrénie, les troubles obsessionnels compulsifs, la toxicomanie, les troubles schizo-affect...

Elle, *sèchement* : Ouais, c'est bon.

Lui : C'est bon ?

Elle : J'ai voulu piéger le comédien, mais je sens qu'il a bien travaillé son rôle.

Léger silence, il réfléchit pendant qu'elle le regarde droite et presque hautaine.

Lui : Et si j'étais un comédien, est-ce que le jeu que vous venez d'avoir ne serait pas né d'une envie d'improviser quelque chose de votre crû pour pousser plus loin la tension ou le parallèle entre les rôles et les acteurs ?

Elle se détache...

Lui : Hypothèse numéro un : vous êtes donc une actrice qui veut montrer la réalité de l'âme des comédiens derrière celle des rôles...

Elle : Oui. Et mieux, je peux déjà aussi dévoiler ce qui va se passer dans les autres séances pour que le public soit plus en capacité de réfléchir à la véritable nature de ce qui est dans cette pièce...

Lui : Et qu'est-ce qui est exactement ?

Elle : Vous et moi. Le lien qui nous unit. Et qui peut avoir plusieurs visages dans la pièce, certes, mais qui ne sont que des ombres de la réalité.

Lui : Et quelle serait la réalité ?

Elle : Il n'y a que l'auteur pour la savoir.

Lui : Alors pourquoi est-ce que vous vous adressez au public et pas à l'auteur ?

Elle : Mais c'est ce que je fais en m'adressant au public, je prends l'auteur en otage.

Lui, *regardant le public* : I... i... il est présent, ici ?

Elle, *le fixant à nouveau* : Qu'est-ce que vous croyez ?

Lui : Rien, je... je note votre possible schizophrénie ou votre capacité à jouer la comédie et votre quête de trouver ce qui fait l'âme.

Elle, *le regardant puis désignant le public* : Vous ne voyez pas l'auteur, ni le public ?

Lui : Non.

Elle : Vous en êtes sûr et absolument certain ?

Lui, *plus ferme* : Oui.

Elle : Vous savez que je pourrais aller dans le public et même ramener quelqu'un ? Vous le savez ça, hein ?

Lui, *qui n'y croit pas* : Faites-donc.

Elle : Bien !

Elle le fait. Elle descend et ramène quelqu'un (un complice si c'est trop compliqué) par la main.

" Venez, venez. " *Lui reste assez figé tout ce temps là.*

Elle, *remontant avec la personne et s'adressant au docteur* : Touchez-le (ou la) !

Lui : Je... je suis désolé, je ne vois personne.

Elle, *approchant la personne du bureau et posant la main de cette dernière sur le bureau* : Touchez-le (ou la), je vous dis !

Lui : Je suis vraiment désolé, je ne vois personne.

Elle : Et si je lui demandais à cette personne de boire votre verre ?

Lui : Je vous verrais en train de boire le verre.

Elle : Et si je lui demandais à cette personne de vous flanquer une gifle ? Une vraie, pas de celle qu'on donne au théâtre ?

Lui : Je vous verrais en train de me toucher " pour la première fois ".

Elle, *un peu interloquée* : " Pour la première fois " ?

Lui : Oui, pour la première fois.

Elle fixe un instant le docteur, puis prend la personne et la raccompagne à son siège, il se verse un verre et boit. Elle revient.

Elle : Combien de fois avons-nous joué cette pièce ?

Lui : Jamais, c'est la première fois.

Elle, *regardant le verre* : J'aurais dû lui demander de sentir le verre... Elle/Il aurait senti que c'était du vrai whisky.

Lui : Et quoi ? Ça aurait excusé votre improvisation au yeux de cette personne imaginaire ? Mais ça ne l'aurait fait que dans votre tête. Je vous l'ai dit, je n'ai pas vu cette personne. A moins bien sûr que je ne sois qu'un comédien trop respectueux des règles et incapable de sortir de son rôle...

Elle : Servez-moi.

Lui : Bien sûr.

Il le fait. Elle prend le verre toujours sans le toucher.

Lui, *décidant sans doute de rentrer dans le jeu* : C'est étrange. Pourquoi voulez-vous encore boire ?

Elle ne boit pas. Elle ne fait que sentir le verre.

Elle : Bon sang, c'est vraiment un jeu de gamin. Mettre un véritable alcool avec tout ce qu'on doit s'enfiler pendant ce spectacle.

Lui : Ça serait encore plus " gamin " si vous n'aimiez pas le whisky. Mais vous m'avez dit que vous aimiez tout, n'est-ce pas ?

Elle, *regardant le verre et le reposant* : Je goûte de tout, et je tente d'apprécier tout, entre tenter et arriver, c'est différent.

Il reprend le verre et fait jouer le liquide dedans entre ses doigts. Sa main tremble.

Lui : Est-ce que le " jeu " est fini ?

Elle : N'est-ce pas déjà un jeu que de simplement être dans la vie ? Alors, vous pensez bien ici...

Lui : Est-ce que vous allez m'exposer vos autres possibles, les autres raisons pour lesquelles vous pourriez être ici, que cela soit ou non une pièce, ou est-ce que je dois attendre les autres séances ?

Elle : Je ne sais pas. Je trouve qu'elle n'était pas mal mon idée de donner les clés au public avant des jouer les scènes, non ?

Lui : Vous me faciliteriez le travail, considérant que je suis votre seul public.

Elle : Je peux ramener plus de monde et leur demander de vous soulever, vous savez.

Lui : Et je dirais que je ne ressens rien et que je suis resté vissé sur mon siège.

Elle va s'asseoir.

Lui : Alors ?

Elle : Je réfléchis.

Lui : Ah.

Elle : Vous n'aimez pas les silences ? Vous avez peur que le public croit que l'un d'entre-nous ait

oublié son texte, n'est-ce pas ?

Lui : Je suppose que l'on pourrait improviser...

Silence, assez long.

Lui : Alors ?

Elle : Je continue de réfléchir.

Lui : Si vous voulez, je les expose, moi, les hypothèses, si ça vous fait plaisir. Après tout, au stade où on en est, ça serait bien normal qu'on essaie de décanter un peu tout cela.

Elle, *posant son bras sur le canapé et le défiant* : Eh bien... allez-y.

Il serre son verre, arrête son tremblement et regarde un peu partout, même face public.

Elle : Alors ?

Lui : Boire, ça donne envie de pisser.

Elle : Vous n'avez pas pris vos précautions avant ?

Lui : Je ne pensais pas boire autant. Ça vous gêne si j'y vais ?

Elle : Eh bien, je vous en prie.

Il se lève et sort à cour. Elle se redresse et s'assied sur le bureau pour regarder le carnet, puis fixe cour.

Lui, *hors champ jusqu'à la fin de la scène* : Merde.

Elle : Quoi donc ?

Lui : Je suis bloqué.

Elle : Comment cela ?

Lui : Je... je n'arrive pas à pisser. Ça me gêne qu'on entende le bruit. La cuvette est toujours du genre à moitié pleine et...

Elle : Ne vous gênez pas, c'est la nature, et puis puisque vous pensez qu'il n'y a pas de public, il n'y a que moi comme "auditrice"...

Lui : N'empêche, ça me gêne.

Elle, *souriant un peu* : Ne comptez pas sur moi pour faire des vannes grasses du genre, je peux vous la tenir si vous voulez.

Lui : Vous venez de le faire.

Elle rigole. Silence. Elle regarde à cour.

Elle : Alors ?

Lui : Ben non, j'y arrive pas.

Elle : Ah mince.

Lui : Est-ce que vous, vous pourriez chanter une chanson pour couvrir le bruit, s'il-vous plaît ?

Elle : Une chanson ?

Lui : Oui, une chanson...

Elle : Hum... Avez-vous une chanson préférée ?

Lui : Non. Je chanterais bien, mais je ne suis pas très doué... Choisissez ce que vous voulez.

Elle : Vous êtes sûr ?

Lui : Oui, oui, de toutes les manières, c'est pour couvrir le bruit, c'est à peine si je pourrais entendre les paroles.

Elle : D'accord.

Elle s'éclaircit la gorge et chante, envoûtante (tout ou partie du texte, on peut sabrer:))...

Elle :

Je suis la mort, la mort, la mort au bout du chemin.

Je suis la mort, la mort, la mort, le coup du destin

Tranquillement, je chemine...

Tranquillement, j'assassine...

Je suis la mort, la mort, la mort qui prend tout.

Je suis la mort, la mort, la mort qui tait tout.

Sereinement, sans souci...

Sereinement, sans merci...
Je coupe les longs fils,
Je coupe les p'tits fils.
Je suis la mort, la mort, la mort éternelle.
Je suis la mort, la mort, la mort habituelle.
Je ne choisis pas mes proies.
Ce sont elles qui viennent à moi.
Je tue à petits pas.
Je tue avec fracas.
Peu importe la façon.
Il faut s'en faire une raison.
C'est toujours moi qui gagne.
C'est toujours toi qui cagne...
Je suis la mort, la mort, la mort qui vaincra
Je suis la mort, la mort, la mort qui prendra
Peu importe ton âge,
Peu importe ton image,
Et au bout de ma nuit, tu sauras, tu sauras.
Et au bout de la vie, tu seras tout à moi...

Scène 5 : Animus / Anima

Un silence un peu pesant s'est installé... Elle vient de finir de déclamer sur un ton un peu lugubre quelque chose qui vient de rompre l'absurde de l'envie de pisser. Il revient de cour, l'air satisfait, les deux mains en avant comme s'il venait de se les sécher. Elle le regarde en s'asseyant sur le coin du bureau.

Lui : Ne vous inquiétez pas, j'ai lavé mes mains.

Elle, *drôle et cynique* : Tant mieux.

Lui, *un peu goguenard et affecté* : Je vous en prie, c'est la moindre des choses. Les gens sont si peu respectueux de l'hygiène de nos jours.

Elle : On va continuer longtemps dans les banalités ?

Lui, *s'asseyant et la fixant, il a toujours les mains levées en avant* : J'essayais de dérider la situation. C'est quand même absurde : le sèche-main ne fonctionne pas. Déjà que j'ai dû m'absenter pour ce besoin naturel, c'est quand même idiot de me retrouver quelques instants dans cette position...

Elle : Comme si elles allaient sécher plus vite, vos mains.

Lui : Je sais c'est ballot, mais c'est pour éviter de tacher mon costume.

Elle : Il est bon marché...

Lui : Hum...

Elle : Quoi, ça vous vexé que je remarque que vous portiez des habits bon marché ?

Lui : Un peu...

Elle : Parce que ça ne correspond pas au portrait que vous avez fait de vous d'un type qui peut se payer une bouteille à plusieurs centaines d'euros ou aller s'égarer dans un club de fumeurs de cigares avec des amis de la haute ?

Lui : Je pourrais avoir des difficultés financières passagères que j'apprécierais de ne pas voir remarquées. Je pourrais avoir trouvé cette idée des séances courtes, juste pour me faire plus d'argent avec plus de clientes.

Elle, *posant la main sur le bureau près du verre* : Qu'est-ce qui vous a amené à avoir des difficultés financières ? Y aurait-il des défauts dont vous ne m'auriez pas parlé ?

Petit silence. Il regarde la main, le verre et remonte sur le visage d'Elle.

Lui : Ah. Nous rentrons enfin dans une des hypothèses concernant votre venue dans ce cabinet...

Elle : Oui.

Lui : Et celle-ci est ?

Elle : A vous de me le dire. Vous m'avez dit que vous pourriez m'exposer les hypothèses juste avant d'aller satisfaire votre besoin naturel.

Lui, *souriant* : Satisfaire mon besoin naturel...

Elle : Allons bon...

Lui : C'est amusant, je vous aurais plus imaginée me disant « pisser ».

Elle : Ah.

Elle retire sa main et va se poser dans le canapé, le dos droit, le coude sur la cuisse, la main sur le menton, dans une posture de réflexion.

Lui : Mais euh, ça me va très bien cette façon de parler, aussi.

Elle : Vous vous oubliez...

Lui : Comment-cela ?

Elle : Les hypothèses, concernant ma présence, ici.

Lui : Ah oui.

Il agite ses mains pour finir de les sécher, caresse son verre, la regarde. Il la jauge.

Elle : Alors ?

Lui : Hum...

Elle : Alors ?

Lui : Pourquoi est-ce que vous ne m'appelez plus docteur ?

Elle : A votre avis ?

Lui : Je ne sais pas.

Elle : Tant pis. Vos hypothèses alors ?

Lui, *énumérant avec les doigts* : Mes théories étaient assez simples : vous avez un grain d'une nature qui reste encore à découvrir entre le schizo-affectif et la schizophrénie ; vous avez une amie qui vous a parlé de ma manière de faire et vous êtes venue me tester ou la venger parce que c'est possible que, sans le vouloir, j'aie causé du tort à certaines clientes ; vous êtes juste un songe et je suis en train de rêver.

Elle : Oui. Mais il y a d'autres hypothèses.

Lui : Lesquelles ?

Elle : Je vous soupçonne de les connaître déjà.

Lui, *buvant une gorgée, la main tremble toujours un peu* : J'ai donné mes hypothèses, à vous de jouer maintenant.

Elle : D'accord.

Elle se gratte un peu le menton et se redresse.

Lui : Alors ?

Elle : Je commence par la moins pire, vous voulez bien ?

Lui, *souriant* : Entendu.

Elle : Je suis votre anima.

Lui, *éberlué* : Quoi ?

Elle : Je suis votre anima. Vous êtes mon animus.

Il pose son verre, petit flottement. Il s'éclaircit la gorge.

Lui : Exposez.

Elle : Je suis venue pour qu'on se complète, pour qu'on ne forme plus qu'un.

Lui : Un couple ?

Elle : Non, plus que cela.

Lui : Comment cela ?

Elle : Je vous l'ai dit, ne former plus qu'un.

Lui : Vous êtes versée aussi sévèrement dans les légendes grecques que nordiques ?

Elle : Ou la psychologie primaire.

Lui : Êtes-vous sûre que vous ne voulez pas savoir ce qui s'est passé avec les trois seules clientes qui m'ont posé problème dans ma carrière et la raison pour laquelle vous auriez pu être amenée par l'une d'entre-elles pour la venger ?

Elle : Non. Pour cette séance, je voudrais que vous considériez cette hypothèse : je suis l'autre partie de votre âme immortelle docteur, ou " pas docteur ".

Lui : Du coup, on arrête avec l'histoire des comédiens.

Elle : En cherchant le comédien derrière nous, je cherchais l'âme.

Léger silence, il pose son index sur sa lèvre inférieure et joue de l'autre main avec son verre tremblant. Elle s'est mise à marcher, à occuper la scène.

Lui : Et comment allons nous fusionner ?

Elle joint ses mains, face public puis les sépare en les levant.

Elle : Je ne sais pas. Nous avons été séparés il y a si longtemps que ni vous, ni moi, n'avons la possibilité de savoir cela pour l'instant.

Lui, *un peu affecté* : Oh ben dites-donc...

Elle : Oui, hein ?

Lui : Et euhh... Est-ce que le moyen de se retrouver ne serait pas tout simplement le " physique " ?

Elle : C'est que je ne sais pas trop encore si nous sommes là physiquement ou spirituellement. Les deux possibilités se tiennent.

Lui, *redressant ses mains comme tout à l'heure* : Je pencherais quand même pour " physiquement ". Je viens tout de même d'aller pisser et de me laver les mains.

Elle : Ou vous venez d'imaginer tout cela.

Lui : Ça serait quand même un peu bizarre d'imaginer tout cela.

Elle : Pas si cela fait partie des verrous qui nous empêchent de nous retrouver.

Lui : Oui... Mais alors, dans cette hypothèse, peu importe que l'on soit là physiquement ou spirituellement puisque, de toutes les manières, l'animus et l'anima sont de nature spirituelle.

Elle : C'est juste que la manière de se retrouver risque de différer un peu.

Elle lève à nouveau ses mains, face public et les regarde. Elle va lui répondre sans le regarder.

Lui : Vous pensez que cette manière à avoir avec vos mains ?

Elle : Qu'avez-vous remarqué de mes mains ?

Lui : Elles sont plus sûres que les miennes, elles ne tremblent pas.

Elle : Oui, et encore ?

Lui : Elles ne m'ont pas touché. Pas une seule fois.

Elle : Ce qui n'est pas anormal dans la relation que nous devrions avoir dans ce cabinet.

Lui : Oui, mais il y aurait pu au moins avoir une poignée de main... et c'est comme s'il y avait quelque chose d'important, de très important pour vous dans cet acte de toucher.

Elle, le fixe un court instant puis revient sur ses mains.

Elle : De très important, oui.

Lui : Vous avez un problème avec le contact physique ?

Elle lui témoigne à nouveau un petit coup d'œil avant de laisser courir ses mains comme si elle jouait avec des fils et en coupait certains.

Elle : Il faut croire.

Lui : Et vous ne voulez pas m'en dire plus là-dessus ?

Elle : Pas à cette séance.

Il regarde les mains d'Elle qui continuent un peu à danser.

Lui : Vous voudrez bien admettre que vos mains, ou ce contact physique, sont peut-être la clé pour retrouver votre animus...

Elle : Il serait difficile d'admettre le contraire...

Elle regarde ses mains qui continuent encore un peu leur danse, presque autonomes.

Lui : Bien. Mais alors, euh, en tant qu'anima, comment m'avez vous retrouvé ?

Elle : " Qui " a retrouvé " qui " ?

Lui : A priori, c'est vous qui avez choisi de venir dans ce cabinet.

Elle : C'est vous qui avez choisi cette formule de séances courtes uniquement avec des femmes...

Peut-être que vous saviez inconsciemment que c'était le moyen pour vous de partir en quête de votre anima et que cette dernière finirait par se pointer un jour.

Lui : Ah !

Elle, *s'asseyant enfin, l'air satisfait* : Ah.

Lui, *un peu perplexe* : Et vous, comment avez-vous choisi de venir à ce cabinet ? Quel a été votre ressenti pour venir jusqu'ici ? C'est une quête qui vous est plus consciente qu'à moi visiblement puisque j'aurais agi presque sans m'en rendre compte avec mon annonce.

Elle : Les runes. J'ai tiré les runes lorsque j'ai vu l'annonce dans le journal.

Lui : Non ?

Elle : Si. Du moins, d'après ce dont je me souviens.

Lui : Et votre ressenti en tirant les runes ?

Elle : La vérité, j'ai eu Odin, la rune blanche. Certains tirent les runes sans utiliser Odin, mais je ne saurais m'en passer.

Lui : Je suis désolé, je ne suis pas familier avec la divination.

Elle : Oh, plus que la divination, les runes sont plutôt un outil de la synchronicité, elles permettent de mettre en relation le divin et le mental en nous pour nous aider à décrypter les clés du quotidien ou les directions à prendre.

Lui : Hum, pas besoin d'aller chez le psy alors ?

Elle : Il est facile de se leurrer lorsqu'on tente de les interpréter soi-même, il est parfois bon d'avoir un avis extérieur.

Lui : Il y a combien de runes dans un tirage ?

Elle : Ça dépend. Moi, je le fais avec trois. Trois c'est le bon chiffre. Le nombre de patientes qui...

Lui, *la coupant* : Et qu'avez-vous tiré ?

Elle : Mes trois hypothèses. Gyfu, Peorth et la rune blanche.

Lui : Ce qui indique ?

Elle : Mes trois hypothèses. Une union spirituelle, un guide pour être aidé avec la révélation de secrets du passé ou " Odin ".

Lui : Euh... Ce n'est pas forcément clair.

Elle : C'était mes runes, et ma manière de les percevoir.

Lui : Oui, et ?

Elle : Et ma manière de les percevoir, c'est que je suis votre anima. Peu importe que nous soyons chair ou esprit. Nous sommes une âme jumelle qui ne demande qu'à se reconnecter.

Lui : Et tout ce dont nous avons parlé jusqu'à présent, les obstacles, les différences, les jeux, ça fait partie d'un processus qui va durer jusqu'à la fin de l'après-midi, et ensuite, pouf, ça y est, nous serions reconnectés ?

Elle : Je n'ai pas dit que c'était aussi simple que cela, mais il y a de l'idée.

Lui : Je ne suis pas particulièrement convaincu.

Elle : C'est normal, vous êtes l'animus, vous êtes rebelle, vous êtes défiant, vous avez peur de perdre votre intégrité ou vos petites habitudes.

Lui : Et vous, non ?

Elle : J'ai la curiosité pour moi. J'ai la volonté de tout goûter, j'ai envie de ne pas avoir de frontière et je crois qu'il y a un espoir.

Lui : Un espoir ?

Elle : Oui, pour nous, d'être réunis.

Lui : En somme, vous êtes tombée amoureuse d'une annonce en tirant les runes et vous vous êtes persuadée qu'il faudrait confronter votre fantasme à la réalité ?

Elle : Pas amoureuse, non.

Lui : Quoi alors ?

Elle : C'est plus que ça.

Lui : Plus qu'amoureuse, c'est la passion. C'est destructeur.

Elle : Non plus.

Lui : Quoi alors ?

Elle : Je suis tombée en absolue nécessité.

Petit silence... Il cesse de jouer avec son verre. Elle le dévisage.

Lui : Qui est ?

Elle : Nous ne devons faire qu'un, je vous l'ai dit.

Elle regarde à nouveau ses mains.

Lui : Et comment ? Vous allez me toucher et on aura une épiphanie tous les deux, c'est ça ?

Elle : C'est ce que vous semblez suggérer et ce que je semble percevoir.

Lui : Alors pourquoi ne pas me toucher, là, tout de suite maintenant ?

Elle : Parce que l'on n'a pas encore exploré les deux autres hypothèses.

Lui : Dommage, vous auriez pu commencer d'abord par les deux autres.

Elle, *soudain grave* : Non, croyez-moi...

Il est un peu surpris par le ton. Il fait une moue de la bouche, semblant chercher ses mots...

Lui : Hum, bon, eh bien alors en considérant du mieux que je peux votre fantasme d'animus et d'anima, est-ce que vous ne pensez pas que ma manière pourrait être aussi incluse dans votre procédé pour nous rejoindre ?

Elle : Le fait de s'embrasser ? Oui, sans doute, aussi. C'est du toucher après tout.

Il sourit un peu, même si elle vient de dire cela sur un ton un peu distant.

Lui : Ah.

Elle : Ça vous fait plaisir, hein ?

Lui : Oui, du moment que cela ne vous fasse pas péter les plombs ensuite.

Elle fronce un peu les sourcils, presque inquisitrice.

Elle : Ah oui, cette histoire de vengeance d'une patiente qui s'est sentie meurtrie.

Lui : Je croyais que vous n'étiez pas intéressée par cette histoire.

Elle : Non, à la prochaine séance, je serai intéressée.

Lui : Sachez juste qu'on ne peut pas toujours tout décrypter de l'âme humaine. Vous ne pouvez pas m'avoir deviné en entier même si avez vu juste dans mon jeu qui permet de se prémunir des cas trop critiques en commençant par " Voulez-vous m'embrasser ".

Elle : Mais pas de se prémunir des nymphomanes.

Lui : Je ne fais pas dans les nymphomanes.

Elle : A d'autres.

Lui : La nymphomane révèle vite son problème en séance et ça ne serait pas la soigner que de l'embrasser.

Elle : Oui, peut-être. Que sais-je ? Je ne suis pas psychiatre.

Lui : Oui, c'est vrai. Quelle profession exercez-vous dans la vie ? Nous n'avons pas abordé le sujet.

Elle, *souriant* : Je suis anima.

Lui : Sérieusement.

Elle : Ça dépend.

Lui : Ça dépend de quoi ?

Elle : Des hypothèses, je vous l'ai dit.

Lui : Et là, maintenant, en tant qu'anima, incarnée dans un corps de chair ou dans l'illusion d'un corps de chair, quelle serait votre profession ?

Elle, *regardant ses mains se remettre bouger* : Actrice, marionnettiste...

Lui : Oh.

Elle : Quoi ?

Lui : J'ai toujours eu un peu peur des marionnettes. Je ne supportais pas cela étant enfant.

Elle : Pourquoi ?

Lui : Elles n'étaient pas la vie. Elles n'étaient pas libres. Elles étaient les esclaves de celui qui les dirige, les esclaves bêtes et serviles obligés de prendre des voix toutes plus débiles ou affectées les unes que les autres.

Elle : Vous n'avez jamais vu un vrai spectacle de marionnettes.

Lui : Non, juste des trucs du genre guignol, pour enfant.

Elle : Alors, ne laissez pas votre gros macho d'animus juger.

Elle agite encore un peu ses doigts.

Lui, *l'observant assez fasciné* : Et...

Elle : Et quoi ?

Lui : Et si j'étais une marionnette entre vos doigts ?

Elle : J'allais y venir.

Lui : Intéressant.

Elle, *se redressant* : Est-ce que nous pouvons passer à la prochaine séance ?

Lui : Oui... certainement.

Elle pose les mains sur le bureau après les avoir fait danser.

Elle : J'aimerais cette fois-ci que vous sortiez, si cela ne vous gêne pas.

Lui, *un peu amusé* : Mon gros macho d'animus est déjà sorti deux fois, il peut bien recommencer.

Elle, *désignant jardin* : Alors je vous en prie, mon animus. Je vous en prie.

Il se redresse, la toise, elle se redresse, il passe devant le bureau, Elle recule, il fait le tour d'Elle, Elle aussi, une petite spirale dansée presque envoûtante, les yeux dans les yeux. Elle lui adresse à nouveau la sortie. Il sourit et sort. Elle se dirige vers le bureau, regarde le carnet, prend le stylo et s'assied dans le fauteuil de Lui.

Elle : Et au bout de ma nuit, tu sauras, tu sauras... Et au bout de la nuit, tu seras tout à moi.

Scène 6 : Inversion

Elle fait un petit dessin dans le carnet... Il entre souriant. Elle lève la tête un peu sévère.

Lui : Dites, juste le temps de prendre l'air dans le couloir, j'ai eu un petit éclair. Rien dans votre hypothèse de l'animus anima ne vient infirmer mes hypothèses, cela aurait plutôt tendance à vous placer dans le registre du schizo...

Elle le regarde vraiment glacé. Il ne continue pas.

Lui : Il y a un problème ?

Elle : Vous ne frappez pas avant d'entrer ?

Lui : Ben, je suis chez moi quand même.

Elle : Ou pas.

Lui : Quoi ?

Elle, *froide* : Asseyez-vous, monsieur.

Lui : " Monsieur ? ", vous me servez du " monsieur ", maintenant ?

Elle : Asseyez-vous, s'il-vous-plaît.

Lui, *tendant de cerner le nouveau jeu d'Elle* : Ben justement, il ne me plaît pas trop.

Elle : Forcez-vous.

Lui : Hum.

Elle, *faisant un geste appuyé de la main et moins glaciale* : Je vous en prie...

Lui : Bon, d'accord.

Il s'assied, elle le fixe en jouant avec le stylo. Il sourit. Elle continue à jouer un peu.

Lui : Bon... Quel est le jeu cette fois-ci ?

Elle : Ça vous intrigue, hein ?

Lui : Oh ben... il faut dire, vous jouez pas mal la maîtresse femme.

Elle : Ou pas.

Lui : Ou pas ?

Elle : Oui, " ou pas ".

Lui : Mais qu'est-ce que c'est cette fois-ci bon sang avec tous ces " ou pas " ?

Elle : Réfléchissez.

Lui : Non, je vous ai déjà donné mes suppositions vous concernant et franchement, je penche de plus en plus pour ma solution première. Le rasoir d'Ockham : inutile de chercher à s'étaler dans des multiples directions. Et puis je suis persuadé qu'on doit généralement faire confiance à sa première opinion. Et comme une hypothèse n'en exclut pas forcément une autre, on peut toujours tenter d'inclure les autres hypothèses dans celle qui paraît la plus évidente.

Elle : Et vous subsumeriez quoi dans quoi ?

Lui : Un trouble schizophrénique, doublé d'un bon jeu d'acteur doté d'une excellente éducation pour employer des verbes comme subsumer, avec la possibilité que vous soyez là, en plus, pour venger quelqu'un. Je laisse tomber le rêve même si l'idée avait quelque chose d'agréable...

Elle : Quoi d'agréable ?

Lui : Vous ressemblez à un de mes fantasmes féminin.

Elle : Ah ?

Lui : Oui. J'en ai pas beaucoup, il n'y a que trois modèles de femme que je porte aux nues... Vous en êtes un. Et c'est toujours un peu plus intimidant pour moi d'avoir des conversations avec ces modèles. Mon cerveau primaire ne peut s'empêcher de fonctionner en mode : " Il faut que je devienne quelque chose avec cette femme ".

Elle : Quelque chose ?

Lui : Le sexe vient toujours en premier, mais d'autres aspects de ma psyché viennent à la rescousse pour tenter de sublimer la pulsion de sexe en autre chose, le " quelque chose " ...

Elle : Amitié ? Maître à penser ? Correspondant ? Confident ?

Lui : Ce qui convient le mieux au fantasme que je ne voudrais pas voir briser.

Elle : Et comment avez-vous fait pour ne pas briser le fantasme qu'avait été votre femme ?

Lui : Oh, je n'ai pas épousé une femme qui fut un fantasme. J'ai épousé l'intelligence. Bien sûr, ça aidait que d'autres choses allassent bien : des passions communes, l'humour ou les opinions politiques ou religieuses. Ça aidait aussi qu'elle ne fût pas ce que je ne peux vraiment pas supporter chez une femme sur le plan physique.

Elle : Qu'est-ce que vous ne supportez pas chez une femme sur le plan physique ?

Lui, *se redressant un peu, ils n'ont pas beaucoup bougé pendant la conversation* : Je préfère garder ça pour moi. Vous ne voulez pas plutôt me demander comment cela se fait qu'un homme comme moi puisse se marier avec une femme pour son intelligence plutôt que pour son sex appeal ?

Elle : Pour flatter votre ego et vous penser supérieur au commun des mortels qui est d'abord attiré par le physique.

Il est un peu arrêté... Il blêmit un peu. Elle repose le stylo.

Elle : Aurais-je touché un point sensible ?

Lui : C'est une réflexion que je me suis faite quand ma femme est morte.

Elle : Avez-vous porté le deuil longtemps ?

Lui : Elle est morte dans un accident, ce fut soudain. Je n'ai pas eu le temps de me préparer. Oh bien sûr, j'étais comme tout le monde, j'avais parfois ces idées morbides quand elle partait loin.

Elle : Que faisait-elle comme travail ?

Lui : Elle vendait des chaussures, des chaussures de luxe, elle avait parfois à se déplacer très loin.

Elle : Et donc, le deuil ?

Lui, *avec la tristesse et quelques larmes qui montent* : Pas très longtemps. Je n'ai pas voulu m'apitoyer sur mon sort. J'ai voulu tirer un trait. J'ai déménagé et je me suis installé ici pour une

nouvelle vie, différente, et ne plus regarder le passé.

Elle : Vous avez rompu tous les ponts ?

Lui : Tous.

Elle : C'était il y a combien de temps ?

Lui, *la voix remuée par le chagrin* : Trois ans.

Elle le regarde être triste, avoir quelques larmes et semble chercher des kleenex... Elle fouille dans sa poche, en sort un et lui tend en bout de table. Il n'aura qu'à tendre son bras lui aussi pour saisir le mouchoir. Il ne le fait pas. Il reste trois-quart face, regard direction le public.

Elle : Et ça vous arrive pourtant encore de pleurer ?

Lui, *s'essuyant avec les doigts* : Bien sûr, surtout quand on approche de la date anniversaire de sa mort ou de sa naissance.

Elle : Des dates proches ?

Lui : Non, bien réparties. Tous les six mois, j'ai un coup de déprime qui dure quelques jours.

Elle : Et vous faites quoi ?

Lui : Ça dépend. Je bois pas mal le plus souvent. Ou je pars en voyage.

Elle : Êtes-vous dans une de ces périodes en ce moment ?

Lui : Oui, on approche de la date fatidique.

Elle, *regardant le verre* : Vous êtes certain que vous ne buvez "pas mal" que lorsque vous êtes proche de la date fatidique ?

Lui : Je ne suis plus certain de rien.

Elle : Vous m'avez pourtant dit que vous n'aimiez pas boire seul.

Lui : Le chagrin est un partenaire comme un autre. Vous aussi, par exemple.

Petit silence... Elle porte un vague instant le stylo à ses lèvres. Un soupçon d'Eros dans le Thanatos.

Elle : Vous n'avez jamais essayé de séduire une de vos patientes du temps où vous étiez marié ?

Lui : Si. Mais je n'aurais jamais risqué le sexe. Ma femme a toujours su que j'aimais séduire et être séduit. Elle l'acceptait à sa manière. Elle n'avait pour seule exigence que ma fidélité physique. Ce qui est un peu convenu, j'entends bien. Mais intellectuellement, notre rapport étant suffisant et mes fantasmes pratiques pour les soirs où elle n'avait pas « envie », je dois avouer que j'ai respecté la part du physique.

Elle : Vous ne croyez pas en la fidélité, n'est-ce pas ?

Lui : Pas une seconde, mais quand deux personnes se rencontrent, il y a ce contrat moral qu'elles établissent entre elles. Avec certaines personnes, cette fidélité est une condition sine qua non du rapport de couple. C'est relativement irrationnel, sauf à considérer la transposition dans le royaume de la Chair de cette quête de l'animus et de l'anima...

Elle : Avez-vous eu le temps d'établir ce contrat moral avec les femmes que vous avez eues dans ce cabinet ?

Lui : Je n'en ai pas eu tant que ça, je vous l'ai dit.

Elle : Oui, mais vous avez mentionné une histoire qui s'est mal passée. Une femme qui a mal accepté ce que vous avez vécu avec elle et qui pourrait être à même de se venger.

Lui : Ah ça...

Elle : Oui. Il est peut-être temps d'en parler, non ?

Lui, *finissant de sécher ses larmes* : Ben dites-donc, vous... vous seriez aussi adepte de la thérapie rapide de choc si vous étiez à ma place.

Elle, *très calme et posément* : Je suis à votre place.

Il la regarde, elle serre son stylo et joue un peu avec.

Lui : Vous voulez dire...

Elle, *tapant du bout des doigts de la main libre sur la table* : Ah, en-fin ! Il com-prend !!!

Il se retourne vers elle.

Lui : Ah bravo, très joli.

Elle : Ou pas.

Lui : Vous n'allez pas recommencer avec vos " Ou pas " !

Elle : Si. Il a fallu que je me place à votre niveau, que je rentre dans votre jeu, que j'applique certaines de vos méthodes. Je ne saurais dire si elles sont jolies ou si ce que j'ai fait est joli.

Lui, *se redressant* : Donc, la seconde hypothèse, ou la troisième si on tient compte du pétage de plomb de la comédienne, est que nos rôles sont inversés ?

Elle sourit puis fait un petit geste sec du stylo, intimant l'ordre de s'asseoir.

Lui : Je n'ai pas envie de m'asseoir.

Elle : Pourquoi ? Vous avez peur de la vérité ?

Il regarde le canapé.

Elle : Le canapé, c'est la place du patient. Le canapé, c'est la place où vous aimez aussi rêver. Je suis certaine que vous buvez dans ce canapé les soirs de chagrin ou de déprime. J'ai vu des tâches de liquide.

Lui : Votre hypothèse ne tient pas.

Elle : Pourtant, je vous assure que vous devriez considérer la solide probabilité que le rasoir d'Ockham ait tranché en faveur du fait que je sois votre médecin et que vous soyez mon patient.

Lui : Alors comment est-ce que je me serais retrouvé dans " mon " cabinet pour " ma " thérapie ?

Elle : Traitement de choc. Lieu familial. Confrontation au réel après l'imaginaire. Jeu de rôle.

Il regarde un peu partout et s'arrête face public pendant qu'elle énumère les faits assez froidement. Lorsqu'elle a fini de parler, elle observe son intérêt pour le " mur " face public.

Elle : Vous avez remarqué quelque chose ?

Lui : Un public ?

Elle : Je ne sais pas, dites-moi...

Lui : Est-ce que mon traitement pourrait être l'objet d'une observation par d'autres professionnels de santé ou des étudiants ?

Elle : Tout dépend. Est-ce que vous voyez quelque chose ?

Lui, *souriant, tout en fixant vraiment le public et des gens dans la salle* : Non.

Elle : Vraiment ?

Lui : Non, il n'y a personne. Il n'y a que ce mur sur lequel je n'ai jamais voulu mettre de tableaux.

Elle : Et alors ? Qu'auriez-vous aimé mettre dessus s'il vous était venu l'idée d'en mettre ?

Lui : Virgile et Dante en enfer, de Bouguereau et sans doute aussi un dessin de ma femme.

Elle : Que dessinait-elle ?

Lui : Principalement trois choses : des chaussures, des bâtiments et paysages.

Elle : Y-a-t-il un tableau en particulier d'elle que vous auriez accroché ici ?

Lui : Oui. Un petit dessin qu'elle avait fait d'une abbaye en Belgique, noyée dans la brume et à moitié cachée par des grands chênes dénudés et presque squelettiques.

Elle : Pourquoi ne l'avoir jamais accroché ?

Lui : Je vous l'ai dit, je ne veux être triste que deux fois l'an. Et puis comme elle est morte en Belgique.

Il laisse passer un tout petit temps, puis revient vers le canapé. Il s'assied.

Lui : Vous savez, ce qui est étonnant dans cette histoire d'animus et d'anima ? C'est que je n'ai jamais eu cette sensation avec ma femme. Jamais.

Elle : Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez pas eu d'enfants ?

Lui : C'est dans mon dossier le fait que je n'aie pas eu d'enfants ?

Elle : Non, c'est évident. Et puis vous en avez parlé tout à l'heure.

Il se frotte les deux mains entre ses jambes écartées.

Lui : Je suppose.

Elle : Ça vous manque donc à ce point de ne pas en avoir eu ?

Il redresse la tête et la regarde.

Lui : Est-ce que la dame a avorté ?

Elle, *un peu surprise* : Comment ?

Lui : La bourgeoise instable avec qui j'ai eu cette affaire et cette sordide histoire de préservatif percé. La bourgeoise qui exige le test de paternité dans une clinique que possède son père. Je ferais le père idéal pour cette allumée.

Elle : Oh. Ça...

Lui : Oui, ça. Vous aviez bien dit que vous aborderiez ce problème en détail au cours de cette séance, non ?

Elle : Oui, oui... mais je ne traite pas cette dame. Je ne sais pas ce qu'il en est.

Lui : Je n'en sais rien moi non plus, je jette tous ses courriers.

Elle : Ça vous ferait quoi d'être père, même si c'est avec une instable ?

Lui : Ça, c'est une question idiote.

Elle : Vous n'avez pas eu d'enfants avec votre femme, c'est peut-être là qu'est la cicatrice. Vous avez coupé tous les ponts, un enfant aurait pu être une ancre. Alors, forcément, voir qu'en un seul accident, avec une allumée, vous êtes capable de créer plus qu'en plusieurs années avec votre femme, ça doit vous remuer, non ?

Lui, *sec* : Oui, ça remue. Mais il me reste l'espoir futile que ça ne soit qu'une grossesse nerveuse ; cruel, qu'elle fasse une fausse couche ; ou simple que cet enfant soit le fruit d'une autre coucherie. Sans compter la possibilité que cette femme soit totalement folle au lieu de seulement à moitié.

Elle : Ça vous a rongé beaucoup que votre femme ne veuille pas d'enfants ?

Lui : De toutes les façons, deux enfants à la maison, ça aurait été trop pour elle. Je suis un handicapé du quotidien. Et puis, il n'y avait pas ce truc, là...

Elle : Ce truc ?

Lui : Animus, anima, deux qui font un ou trois ou plus.

Elle : Êtes-vous à la recherche de l'âme sœur ? Ou l'avez-vous été avec elle ?

Lui : Je ne sais pas. Je ne crois pas. Il y a un vertige dans le fait de s'abîmer totalement en l'autre que je ne me suis sans doute jamais senti d'avoir. La recherche de l'âme sœur... L'âme sœur. *// soupire*. C'est vous qui l'êtes d'après ce que j'ai compris.

Elle : Non, là, je parle en tant que thérapeute. Vous projetez-vous dans une nouvelle relation, avec la capacité d'avoir des enfants ?

Il a un petit moment de solitude, puis il la regarde.

Lui : Avec vous ?

Elle : Avec moi ?

Lui : Oui, si vous êtes mon anima, la logique spéculaire que vous avez maintenue jusqu'ici voudrait qu'en tant que votre animus, je puisse ressentir ce besoin impérieux avec vous, non ?

Elle pose son stylo, et caresse son menton.

Elle : Ressentez-vous ce genre de pulsion pour moi ?

Lui : Si je vous réponds oui, vous allez me parler du mécanisme de transfert et il serait facile d'imaginer que " l'enfant " que nous ferions ensemble serait ma guérison.

Elle : Non, je ne pense pas être ce genre de psychiatre, c'est vous qui l'êtes. Vous avez formulé exactement ce que vous pensez. Je n'ai pas besoin de vous le rabâcher.

Il la fixe.

Elle : Alors ? Ressentez-vous ce genre de pulsion pour moi ?

Lui : D'un coup, je ne sais pas si j'ai envie de vous gifler ou de vous embrasser. Alors vous faire un enfant, là, tout de suite sur le canapé, vous pensez bien...

Elle : Synthétisons tous les éléments de votre pensée freudienne. Peut-être avez vous envie de me prendre sauvagement sur la canapé en me donnant des fessées ?

Il se redresse et pose ses mains sur le bureau.

Lui : La manière que vous avez d'exprimer le désir entre nous me fait penser qu'il ne s'agit pas que d'un désir de me soigner. C'est trop fort.

Elle : Ou pas encore assez.

Lui, *s'énervant* : Mais vous allez arrêter avec vos " Ou pas ". Je n'aime pas vos " Ou pas ". Ils m'énervent !

Elle : Non. Vous les adorez. Ils brisent les certitudes de votre quotidien, ils éclatent les schémas engoncés de vos pensées, ils vous guident vers la vérité.

Lui : Mais quelle vérité, à la fin ?!?

Elle : La nôtre, bien sûr ! Je ne cesse de le répéter.

Lui : La vérité sur notre rapport à tous les deux ? Mais il n'y a rien pour l'instant ! Et même si je n'ai jamais autant discuté en une heure avec femme, ce n'est pas possible d'avoir la vérité. Vous êtes trop évasive, trop...

Il s'arrête pour chercher ses mots.

Elle : Mystérieuse ?

Lui : Non.

Elle : Folle ?

Lui, *se calmant un peu* : Peut-être.

Il se rassied, vidé.

Elle, *souriant* : Qui est le plus fou des deux ?

Il la regarde.

Lui : Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je ne crois pas en la normalité de toutes les manières. Tout comme la chair est affectée tout au long de son existence de multiples maux physiques, il en va de même pour l'esprit. Ces cicatrices invisibles qui ne sont pas soignées et qui laissent des plaies vives ou suppurantes sont un fléau pour les relations humaines ou la vie de couple. Elles nous privent d'être complet ou totalement pur dans le rapport à l'autre ou à soi-même. Nous sommes tous des handicapés. Bien malin serait celui qui pourrait juger qui est le plus fou en une heure de conversation.

Elle : Bien malin, oui.

Elle se lève.

Lui : Vous faites quoi ?

Elle s'approche et se pose devant lui. Elle le domine debout, lui reste assis en redressant la tête. Elle penche son visage vers le sien mais s'arrête à quelques centimètres de sa tête. Silence. Il tend un peu la main vers sa joue, elle interpose un index entre leurs deux visages.

Elle, presque dans un murmure : Cette séance est finie.

Elle se dégage et sort à jardin, le laissant hagard et vidé. Il a les yeux un peu fous. Il fait mine un instant de tendre le bras vers elle. Il se redresse, regarde à jardin. Puis revient face public. Il fixe un point comme s'il avait décidé de mettre un tableau. Il fait le geste d'un cadre qu'il poserait là...

Lui : Les larmes glissent, elles ne sont pas aussi solides que le vent et le cœur ouvert, j'écris ton nom, immortel...

Un court silence et il va se rasseoir à son bureau. Il regarde la bouteille et le verre et s'en verse un petit qu'il boit cul sec avant de tourner la tête vers jardin.

Scène 7 : Le manteau noir.

Elle, *hors champ et criant* : Il est temps !

Elle regarde à jardin les mains crispées sur son verre, il jette un coup d'œil sur son carnet. La vague de la peur passe sur son visage.

Elle, *toujours hors champ et plus fort* : Il est temps !!!

Lui, *bredouillant un peu* : Temps pour quoi ?

Elle : Me laisserez-vous entrer ?

Lui : Je ne sais pas si je dois, cette fois ci !

Elle : Ne faites pas le sot, vous savez bien que la porte est ouverte ! Me laisserez-vous entrer ?!?

Lui : Et si je dis non ?

Elle : Il est certain que nous n'aurons aucune chance de nous embrasser !

Il referme son carnet, se verse un dernier verre, range la bouteille.

Lui : Peut-être que ça serait mieux !

Elle : Ou pas !

Lui : Vous rendez-vous compte du nombre de fois où vous avez dit " Ou pas " dans notre conversation ? Si nous étions en train de jouer la comédie, je suis certain que la pièce s'appellerait " Ou pas ".

Elle : Non, moi je suis certaine qu'elle s'appellerait : " Embrassez-moi ".

Il renifle son verre, boit une gorgée, ses mains tremblent plus qu'au début.

Elle : Alors ? Me laisserez-vous entrer ?

Il regarde face public, le point imaginaire où il a posé le cadre... et revient assez penaud à cour.

Elle : J'attends !

Lui : Bon... bon ! Entrez...

Elle entre majestueuse et fière, si possible recouverte d'une cape noire. Elle est altière.

Lui, *bêtement* : Vous avez froid ?

Elle : Non, mais je suis bientôt sur le départ.

Elle s'approche du bureau, droite, et continue à le dominer.

Lui : Ah.

Elle : N'allez vous rien faire pour me retenir ?

Lui, *déglutissant* : Si vous avez vraiment à y aller et... et sans moi, je ne vais pas vous forcer.

Elle s'assied, très digne, sur le rebord de la table.

Elle : Ça serait quand même dommage, non ?

Lui : Oh, vous savez... J'aurais toujours le temps de retrouver une autre femme qui correspondrait à mes fantasmes... Et tant pis pour l'animus anima. Il n'a pas forcément été écrit que j'étais fait pour ça dans cette vie ci.

Elle, *se penchant un peu* : Alors, la dernière hypothèse : qui suis-je ?

Lui : Est-ce qu'on doit vraiment mettre des mots là-dessus ?

Elle : Pourquoi ? Vous espérez y échapper si vous ne mettez pas les mots dessus ?

Lui, *bredouillant* : Peut-être.

Elle : Allons, qui pourrait-y échapper, même sans mettre les mots dessus ?

Lui : Euh.

Elle : Qui ?

Lui, *risquant le tout pour le tout* : Ben... moi.

Elle : Vous ?

Lui, *reprenant un peu d'assurance* : J'ai la prétention d'avoir un certain ego. Vu tous les trésors que vous avez déployés jusqu'à présent pour m'atteindre, la découverte de l'âme, le fait de se rejoindre, le fait d'accepter la maladie, pour finir dans cette confrontation, c'est que je dois être sérieusement en déni. Et allez savoir quelle force de la volonté je possède. Peut-être puis-je vous dénier vraiment.

Elle : J'aime beaucoup quand vous parlez de trésors.

Lui : Je dois avouer que c'était quelque chose... Le coup de la comédienne, pour parler de l'âme, bravo. Et la fusion, le fait qu'on doive se rejoindre, non, je clapote. *Il tape dans ses mains.*

Elle : Oh vous savez, on modèle en fonction des outils et de la terre que l'on a.

Lui : Je suis ravi d'être une bonne terre.

Elle, *cynique* : Ou pas.

Elle pose la main à quelques centimètres de ses doigts. Il serre les poings pour arrêter son tremblement.

Elle : Quand est-ce que vous avez soupçonné ce que j'étais ?

Lui : En fait, on entend pas mal depuis ma salle de bain.

Elle : C'est sûr. Et pourquoi ne pas avoir abordé le sujet ?

Lui : Parce que j'ai pensé que vous étiez une représentation au figuré de la chose, quelqu'un envoyé pour venger ce qui est arrivé à cette bourgeoise.

Elle : Engrosser une bourgeoise ou profiter de sa faiblesse ne mérite pas le trépas. Ne me mentez pas.

Lui, *penaud* : Il y a aussi cette histoire avec l'accident de ma femme.

Elle : Comment cela ?

Lui : Quand ma femme a eu cet accident, il y a eu quelqu'un d'autre qui a perdu la vie. La sœur de la bourgeoise.

Elle : Oh... Et qui conduisait ?

Lui : Vous,.. vous n'étiez pas... présente sur place ?

Elle : Oh non, vous pensez bien.

Lui : Ben non, je ne pense pas, non. Si vous êtes le, la...

Elle : Si je suis le, la... comme vous dites, avez-vous la moindre idée de comment cela peut fonctionner ?

Lui : Non, mais la logique voudrait que...

Elle : Je suis juste là pour vous. Je me suis habillée pour vous. Et il n'y a que vous. Vous êtes votre vie et moi, je suis uniquement votre éternité.

Lui : Ah bon.

Elle : Animus, anima. Il n'y a que vous et moi.

Lui : Pourtant, je pensais...

Elle : Quoi ?

Lui : Vous ne savez donc pas tout sur l'accident ?

Elle : Non, mais je peux deviner. C'est vous qui conduisiez, n'est-ce pas ?

Lui : Pas tout à fait, il y avait un corbeau sur la chaussée, j'ai eu le réflexe de donner un coup de volant alors que ma femme conduisait et on s'est pris un platane, de l'autre côté de la route.

Elle : Et comment l'autre femme est-elle morte ?

Lui : Il y avait de la brume, notre voiture débordait. Elle n'a pas eu le temps d'éviter.

Elle : Est-ce ce deuxième choc qui a tué votre femme ?

Lui : Je ne sais pas. Je n'ai eu le temps que de m'extirper moi et de plonger quand la voiture est arrivée.

Elle retire sa main, se lève, va prendre la bouteille de whisky et se rassoit. Il regarde la bouteille.

Elle : Et l'accident et le doute ont augmenté votre consommation ?

Lui : Les doutes.

Elle : C'est-à-dire ?

Lui : J'étais relativement saoul quand on a eu l'accident. Peut-être qu'il n'y a même pas eu de corbeau. Je me suis réveillé en sursaut, j'ai vu le corbeau, j'ai paniqué et peut-être que...

Elle caresse légèrement la bouteille avant de la poser à plat.

Elle : Que vous avez tout imaginé.

Lui : Oui.

Elle fait un peu rouler la bouteille.

Elle : Alors, peut-être que votre hypothèse du songe était la bonne tout à l'heure et qu'elle s'accorde avec les miennes.

Lui : Vous voulez dire que... que...

Elle : Allez savoir ce qui vous tue en ce moment, le coma prolongé après l'accident et le foie explosé qui a fini par lâcher, l'alcool qui vous a grillé des organes vitaux, un poison offert par la bourgeoise ou sa famille pour venger le tort que vous leur avez causé... Toujours est-il qu'il est facile d'imaginer que vous soyez effectivement en train de rêver.

Il regarde le cabinet, puis le public...

Lui : Rêver...

Elle : Oui.

Lui, *revenant sur elle* : Mais alors quel serait votre rôle dans le rêve, si on n'est pas en vrai ?

Elle : Le réel n'est que la manière la plus commune de percevoir, croyez-vous que le " vrai " soit plus " juste " que le rêve ? Les rêves ne sont-ils pas réels au moment où vous les vivez ? Et votre vie, juste votre vie, ne serait-elle pas aussi un rêve ?

Lui : Vous tombez dans les clichés.

Elle : Vous aimez les clichés.

Lui : Moins que vous.

Elle : Ce qui doit être fait ou dit, doit être fait ou dit. Je fais les choses parce que je suis obligée.

Lui, *se redressant et désignant le public* : Est-ce qu'il n'y a pas une chance pour qu'on s'arrête à votre première hypothèse et que tout cela ne soit qu'une comédie ? Que nous ne soyons que des acteurs et que vous puissiez me sortir du rôle ?

Elle : A votre avis ?

Elle le rejoint à pas feutré, se pose légèrement derrière lui, pour pouvoir lui souffler dans l'oreille.

Lui, *lui jetant un petit coup d'œil* : Mon avis ?

Elle : Oui, je vous le demande.

Lui, *s'écartant pour tourner un peu en rond* : Eh bien, je ne sais pas, on pourrait demander à votre public imaginaire quelle fin il préfère.

Elle : Sauf que, s'il n'y a pas de public, il n'y a plus que trois choix.

Lui : Vous l'avez vu, vous avez prétendu amener quelqu'un sur scène. Demandez à cet autre ou à ceux qui sont à côté de lui quelle fin ils préfèrent.

Elle : Entre ?

Lui : Mais vous savez bien : une comédie, l'animus-anima, la psychiatre ou la faucheuse.

Elle : Ah... fau-cheu-se.

Lui : Oui.

Elle : Le " mot " est dit.

Lui : Pourquoi ? Vous préférez " coupeuse de fils " ?

Elle : Je n'ai pas de préférence, je constate juste que vous choisissez votre fin.

Lui : Non, je ne choisis pas.

Elle : Si, vous avez synthétisé tout ce qui est.

Lui : Comment ?

Elle : Et si j'étais simplement votre anima, à la frontière de votre mort, qui venait vous chercher, pour que les âmes derrière ces corps de chair s'unissent ?

Lui : Et si vous étiez la femme dans cet accident ? La sœur de la bourgeoise ?

Elle regarde face public.

Elle : Il y a de l'idée, mais...

Lui : Mais quoi ?

Elle : Mais je ne sais pas moi non plus qui je suis.

Lui : Comment ?

Elle : Si vous croyez que c'est facile d'être un anima, entre la vie et la mort et peut-être une de vos victimes.

Lui, *tendant la main vers le public* : Eh bien demandez au public ce qu'il en pense alors.

Elle regarde le public et va se placer à nouveau derrière lui.

Elle : Il n'y a pas de public.

Lui : Pas de public ?

Elle : On a déjà convenu que ce n'était qu'un subterfuge pour vous permettre de prendre conscience de la réalité de l'âme et des faux-semblants.

Lui : Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Elle : Vous le savez très bien. Je crois que vous avez la clé depuis le début.

Lui : J'ai la clé ?

Elle : Oui. Mais peut-être étais-je comme vous, avec la peur de me dissoudre, moi aussi, d'être

emportée par le vent infini et de disparaître dans la lumière de l'astre.

Lui : Dieu existe ?

Elle : Je ne sais pas.

Il lui jette un coup d'œil à nouveau.

Lui : Et là, maintenant, avez-vous peur ? Vous sembliez sûre de vous tout à l'heure...

Elle : Je viens de vous le dire. Oui, j'ai peur, depuis que vous avez compris.

Lui : Peur que je refuse cela ?

Elle : Que deviendrais-je ?

Lui : On se retrouverait dans quelques années, quand mon foie aurait fini de confire autour de mon amertume et que ma raison serait enfin faite...

Elle : Oui, mais serais-je la même ? D'autres histoires, d'autres femmes et un autre visage pour votre anima.

Lui : En même temps...

Elle : En même temps, quoi ?

Lui : Eh bien, c'est pas si mal.

Elle : Pourquoi ?

Lui : Parce que vous venez de me dire que je pourrais avoir d'autres animas.

Elle : Jamais aussi grands que moi.

Lui, *chantonant pour se moquer un peu* : Notre union serait éternelle dans un paradis artificiel.

Elle, *dans un souffle* : Dans un baiser...

Il se retourne pour la regarder. Elle est vraiment belle. Fragile et forte à la fois. En demande et en nécessité.

Lui : C'est ça la clé ?

Elle : Bien sûr.

Lui : Le baiser de la...

Elle : Mort...

Ils se dévisagent. Il approche d'elle. Très près.

Lui : Comment ça marche ?

Elle : Il faut avoir envie, tous les deux. Sinon nos âmes ne s'uniront pas.

Lui : Et si je n'en ai plus envie, si je ne veux plus, qu'advient-il de vous ?

Elle : Je serais peut-être incarnée dans cette enfant que va avoir cette bourgeoise, ma sœur, et je ferai tout pour vous retrouver.

Lui : Vous seriez capable de devenir votre nièce pour me rejoindre ?

Elle : Oui.

Lui : Je croyais que vous n'aviez aucun souvenir du passé ?

Elle : Près de vous, je me souviens.

Lui : Moi pas.

Elle : Parce que vous êtes encore en vie.

Lui : Qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas en train de me mentir ?

Elle : Rien. Vous devez avoir la foi.

Lui, *plaisantant et rompant le charme en se massant le ventre* : Le foie, vous voulez dire.

Elle, *impérieuse* : Je vous veux.

Lui : Au moment où je vais vous toucher, je vais mourir, c'est ça ?

Elle : Être éternel.

Lui : Pourquoi embrasser alors ?

Elle, *souriant* : Parce que c'est plus doux et que vous avez les lèvres délicates et peu envahissantes.

Lui : Mon choix se résume au fantôme de la femme que j'ai tuée et qui aurait dû être mon anima ou à la fille que j'ai fait à la sœur de cette dernière ?

Elle : Non, votre choix se résume à qui vous voulez être.

Lui, *regardant le public comme pour chercher une voie de sortie* : Je ne voudrais surtout pas être

celui qui fait attendre le public.

Elle : Nous sommes le public, nous sommes l'infini.

Il la regarde, regarde le public et se met face à Elle. Il tend les mains vers ses bras, il tremble mais ne la touche pas. Elle le regarde avec des grands yeux.

Lui : Vous ne voulez pas qu'on s'approche du canapé ?

Elle : Pourquoi faire ?

Lui : Ben si jamais on tombe ?

Elle : Quelle importance ?

Il regarde par terre.

Lui : Oh ben quand même, ça ferait sale. Déjà qu'on risque de se vider partout une fois mort.

Elle : Quand arrêterez-vous de faire l'idiot ?

Ils se regardent. Noir (Fin alternative 1, plus sèche, ouverte...)

Fin numéro 1 : Eros et Thanatos.

Lui : Bon...

Un sourire se dessine sur leurs visages.

Lui : Il faut qu'on le fasse en même temps ?

Elle : Oui. On assez attendu comme ça, non ?

Lui : Oui.

Elle : Pas de regret ?

Lui : Non. Je vois déjà les étoiles qui dansent dans vos yeux.

Elle : L'étoile, il n'y en a qu'une. Vous et moi.

Autre sourire. Ils se laissent lentement glisser au sol.

Lui et Elle : Embrassez-moi.

Ils s'embrassent, s'enlacent et tombent, un jeu avec la cape est possible pour recouvrir Elle et Lui.
Noir.

OU : Noir, sans qu'on les voit s'embrasser.

Fin numéro 2 : Animus Anima (avec l'alternative 1 possible)

Lui : Bon...

Un sourire se dessine sur leurs visages.

Lui : Il faut qu'on le fasse en même temps ?

Elle : Oui. On assez attendu comme ça, non ?

Autre sourire. Ils se laissent lentement glisser au sol.

Lui et Elle : Embrassez-moi.

Ils s'embrassent et s'enlacent. Puis se dégagent légèrement de leur étreinte.

[Le même jeu qu'en 1 est possible, et c'est sous cape que commence la réplique suivante.]

Lui : Hum, vous avez mangé de l'ail à midi ?

[Ils se dégagent de la cape]

Elle : Parlez pour vous, vous avez l'haleine vraiment chargée. On dirait un phoque.

Lui : Ben eh. Avec la peur que j'avais que vous fussiez la mort.

Ils regardent partout autour d'eux.

Elle, *déçue* : C'est bizarre.

Lui, *cynique* : Oui, j'ai comme l'impression de ne pas être aussi léger que le vent et de ne pas pouvoir rejoindre l'Astre.

Ils se regardent à nouveau...

Lui : Vous aviez vraiment cru que vous étiez la Mort ?

Elle : Je me suis prise au jeu. Mais l'animus anima, ce n'était pas un mensonge.

Lui : Ouais, enfin, c'est pas un grand choc. Dans l'histoire du baiser, il y a quand même eu mieux entre vous qui avez mangé de l'ail et moi qui ai bu comme un salaud.

Elle : Les petits ruisseaux font les grandes rivières. Nous nous sommes retrouvés, c'est déjà ça, non ?

Lui : Hum. Rembrassez-moi, voir.

Ils le font. Puis se détachent.

Elle : Ce, c'était mieux cette fois ci, non ?

Lui : Oui.

Elle : Et là, que ressentez-vous ?

Lui : J'ai envie de vous faire un enfant.

Elle : Maintenant ?

Lui, *souriant* : Non, venez je vous paye un café d'abord. C'est un peu la moindre des choses, non ?

Elle : Oui, ça serait mieux.

Ils se prennent par les bras et sortent. On les entend encore hors champ.

Elle : Finalement...

Lui : Quoi ?

Elle : Embrassez-moi, encore....

Fin numéro 3 : L'inversion

Lui : Bon... Est-ce que vous pourriez au moins fermer les yeux ?

Elle : Pourquoi ?

Lui : Ça m'intimiderait moins.

Elle : Je saurai si vous tentez de vous enfuir.

Lui : Non, rassurez-vous, je ne m'enfuirais pas.

Elle : Bien.

Elle ferme les yeux. Il fait un pas chassé vers le bureau, saisit la bouteille de whisky et se rapproche à pas feutrés.

Elle : Qu'est-ce que vous faites ?

Lui : Je cherche un bonbon à la menthe, avec tout ce que j'ai bu, je dois avoir une haleine de phoque.

Elle : C'est juste un baiser.

Lui, *se rapprochant* : Bon d'accord.

Il l'assomme. Elle s'effondre. Il regarde le corps puis sa bouteille. Il va à son bureau et note sur son carnet.

Lui : Acheter des gants... une grosse bâche et... une pioche.

Il regarde sa bouteille de whisky, puis le cadre imaginaire où il aurait mis le tableau de sa femme.

Lui : Ah oui... racheter une bouteille de whisky et un billet pour la Belgique.

Il arrache la feuille, enjambe le corps, passe au-dessus, s'arrête, la regarde.

Lui : Penser à changer de psychiatre. *Il ricane.* Ou alors... Penser à arrêter de boire. *Rire.* Arrêter de boire. *Nouveau rire, avant un soupir.* Ou me " réveiller ", enfin...

Puis il sort à cour en se mettant à siffler, fredonner ou chanter ce n'est qu'un au revoir mes frères.

Ou Noir.

Fin, sauf si on fait la fin numéro 4.

Fin numéro 4, prolongement de la 3 : L'enfer.

Pendant qu'il sort, elle se relève. Droite. Fière. Elle regarde à jardin.

Lui, *hors champ* : Ben ?

Elle : Perdu dans les limbes, il ne revit jamais la mort ou son âme sœur, ayant fait le mauvais choix.

Lui, *criant hors champ* : Mais c'est fermé, il n'y a rien derrière la porte, il n'y a rien !

Elle sort à cour ou, mieux, dans le public, laissant éventuellement sa cape si c'est possible.

Lui : Oh, y a quelqu'un ? Ouvrez ! Ouvrez ! Ouvreeeeeeez !

Il revient dans le champ, hagard, affolé, pleurnichant.

Lui : Ouvrez... Ouvrez !!!

Il s'effondre en se roulant dans la cape, gémissant.

Lui, dans un souffle qui s'éteint : Embrassez-moi....

Noir.

Fin, sauf si on continue en 5

Fin numéro 5, prolongement de la 3 et 4 : Embrassez-moi

Elle revient, il est allongé sanglotant. Elle reste à extrême cour. Il redresse la tête.

Elle, en l'appelant des mains : Finalement... Embrassez-moi.

Il se redresse, revêtu du manteau...

Lui, bredouillant : Me pardonneriez-vous mon geste ?

Elle : Me pardonneriez-vous le mien ?

Même geste de la main, elle l'appelle.

Comme une ombre, il avance en levant la cape et la rejoint à Cour où elle l'emporte à jamais.

Noir.

Notes de l'auteur sur le nombre de fins possibles.

La clé est de laisser le choix au metteur en scène de l'histoire qu'il a finalement exposée aux spectateurs.

Cela peut aussi permettre de proposer des petits « bonus » pendant les rappels (s'il y en a).

L'intention première est évidemment la fin 1 qui peut être coupée comme on veut à l'idiot, vous et moi, embrassez-moi. Mais un peu de cynisme final (ah la fin 4) peut totalement créer une sensation de chute plus ou moins glacée selon l'option retenue.

Ebatbuok, Juillet 2014

Contact : ebatbuok@gmail.com